

L'Occident défense de

Maurice BARDECHE :

Petit traité d'émascation

●

Pierre GRIPARI :

Interview

●

Robert POULET :

Itinéraire intellectuel d'un fasciste

●

Josette WILBURN :

**Introduction à une thèse américaine sur l'inconscient
dans les romans de Robert Brasillach**

●

Maurice BARDECHE :

Balzac et Flaubert (II)

A nos abonnés

En raison des restrictions que l'augmentation des prix impose à notre tirage, nous demandons à nos abonnés de bien vouloir régler le montant de leur abonnement dès réception de la bande d'envoi qui leur en indique l'expiration. Il ne nous est plus possible de continuer le service, comme nous le faisons, à des abonnés négligents ou absents pour ne pas interrompre leur collection. Un rappel est envoyé dix jours après la réception du numéro, un second rappel dix jours plus tard. Si vous recevez un rappel après avoir envoyé le montant de votre abonnement, ne prenez pas la peine de nous écrire, c'est tout simplement parce que nous ne pouvons pas relever tous les jours le courrier de notre boîte postale : la rectification est faite automatiquement. En cas de changement d'adresse, joignez trois timbres pour l'établissement d'un nouveau stencil à votre nom. En cas de désabonnement ou de renvoi de nos circulaires, ne manquez pas d'indiquer votre nom et votre numéro d'abonné. Merci.

D. O.

Défense de l'Occident

Revue Mensuelle — Nouvelle Série — 28^e Année

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1980 — N° 177

SOMMAIRE

- Maurice BARDECHE :
Petit traité d'émasculatation 3
- Jean-Pierre De GUIBERT :
Un entretien avec Pierre Gripari 10
- Michel PELTIER :
Une société en duplex 19
- Josette WILBURN :
Introduction à une thèse américaine sur l'inconscient dans les romans de Robert Brasillach 29
- Robert POULET :
Itinéraire intellectuel d'un fasciste 44
- Maurice BARDECHE .
Balzac et Flaubert (II) 66
-

Nouvelle adresse : B.P. 97, 75962 Paris-Cedex 20 - C.C.P. 85 35 65 Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement
à votre REVUE DEFENSE DE L'OCCIDENT

à partir du N°

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

.....

Signature :

| | |
|--|--------|
| Prix du numéro | 12 F. |
| Abonnements — 1 an (10 numéros) | 100 F. |
| Etranger — 1 an (10 numéros) | 110 F. |
| <i>Abonnements spécial étudiants, lycéens, travailleurs sans emploi</i> | 50 F. |
| Abonnement de soutien | 200 F. |

Paiement par mandat, chèque bancaire ou virement postal
adressé à « *Défense de l'Occident* »
B. P. 97, 75962 PARIS CEDEX 20

Petit traité d'émascation

Les inventions de l' « informatique » et de la « bureautique » sont brillantes et elles annoncent une ère nouvelle dans l'art délicat de la direction de conscience. On feint de s'en inquiéter et non sans raison. Mais nous sommes trop modestes. Car on ne parle pas assez des progrès — moins spectaculaires, mais non moins efficaces — qu'on fait chaque jour dans le même domaine par les simples méthodes de l'information. Ces méthodes dont l'apparition remonte à cette année 1945 qui vit la victoire du « droit » et de la « liberté » représentent un acquis de la science politique qu'on a tort de négliger. Il est bon de ne pas laisser dans l'oubli cette conquête précieuse et d'en préciser la méthodologie, recherche que nous présentons comme une humble contribution à cette épistémologie dont on fit tant de cas au temps du regretté Althusser.

Au commencement du traitement, les techniciens recommandent un « effet de choc » dont l'objet est de rendre le patient réceptif. On ne rappelle pas assez que, lors de la progression des troupes américaines en Allemagne, les conseillers politiques de l'état-major firent placer en première ligne, à côté des troupes de choc, les photographes et reporters spécialement formés pour recueillir à *chaud* les « preuves » des « atrocités » allemandes. Leur mission consistait à prendre des photographies de cadavres dans les camps de concentration, dont on ne manquait pas en raison des dramatiques épidémies de typhus des dernières semaines, et des centaines de photographies de détenus squelettiques et chancelants que le bombardement intensif des voies de communication avait privés de ravitaillement depuis plusieurs mois. Ce dossier de l'horreur constituait un « flagrant délit » sous les images duquel le monde entier fut immédiatement inondé et qui produisit une sensa-

tion unanime d'épouvante et de dégoût. Cet « effet de choc » initial est le secret du traitement. S'il est assez violent, il suffit à en assurer le succès. Mais la cure de soumission totale du patient, c'est-à-dire de l'opinion mondiale, n'est vraiment parfaite que si cet « effet de choc » est prolongé par des « doses d'entretien » consistant en récits des rescapés, dossiers d'accusation, aveux et confessions dont les procès de Moscou avant la guerre avaient fixé la technique, complétés au besoin par des falsifications photographiques qui sont œuvre pie lorsqu'il s'agit de provoquer une guérison.

L'objectif final était d'évacuer totalement de la conscience du patient, dans ce cas l'opinion mondiale, toute trace d'idées subversives et de faire de ces consciences « choquées » des réceptacles propres à faire proliférer le bouillon de culture à base d'antiracisme, de démocratisation, d'humanitarisme et de marxisme qui devait assurer une « transfusion mentale », but idéologique de la guerre.

Ce rappel était nécessaire pour éclairer quelques événements récents qui ne sont que l'application de cette méthode. Les idées « saines » ayant l'inconvénient de s'évaporer au bout de quelque temps en raison des résultats qu'elles entraînent, il est indispensable de renouveler le traitement à de certains intervalles comme on le fait pour la vaccination. Ce « rappel », selon le terme technique, peut être laissé au soin du praticien, mais il peut être fourni également par les circonstances. Nous avons eu, il y a quelque temps, l'exemple d'une « piqûre de rappel » provoquée par les médecins traitant grâce au fameux film *Holocauste*. On retrouve là l'« effet de choc » renouvelant le processus curatif de 1945 et, à la suite, la même exploitation fondée, comme précédemment, sur l'indignation, la pitié, l'horreur. L'avantage de ces « piqûres de rappel » est que, dans ce cas, on peut se passer de preuves et même s'adonner librement aux fantaisies de l'imagination, puisqu'on a l'avantage de « réveiller » des réflexes qui ont été précédemment assortis d'un inventaire de « preuves ». L'attentat de Bologne nous offre, au contraire, l'exemple d'une « occasion de cure » fournie par les circonstances : le traitement est, toute-

fois, dans ce dernier cas, un peu plus délicat parce qu'il appartient aux médecins traitants de rattacher l'incident à la maladie qu'ils soignent, même si ce lien n'est pas évident.

La seule chose certaine que nous sachions sur l'attentat de Bologne, c'est que *nous ne savons rien sur les auteurs de l'attentat de Bologne*. Les magistrats italiens ont retenu une « présomption » en raison de la date choisie, le 2 août, anniversaire du jour où une bombe au magnésium avait éclaté en causant la mort de 12 voyageurs dans le train Rome - Brenner - Munich, qu'on nomme *l'Italicus*. Ce rapprochement est intéressant, mais il n'est pas décisif, le choix de la date pouvant avoir pour objet de « démarquer » l'auteur véritable. Cette incertitude n'empêcha pas M. Cossiga, président du conseil italien, de déclarer avant toute enquête, le soir même du 4 août : « L'origine de l'horrible massacre de Bologne est claire ». Ce qui devient sous la plume alerte et amplificatrice des journalistes de gauche : « Après l'attentat de Bologne, après l'attentat de Marseille, après tant d'assassinats, toujours commis par l'extrême-droite... (1) » Donc, première phase du traitement réussie : *l'implant* a rapidement pris, cet attentat, dont on ne sait rien, est *certainement* un attentat de l'extrême-droite et il importe d'en tirer les conséquences.

C'est là qu'il se produit un incident technique dans la suite du processus curatif, une petite crise d'allergie. Le traitement complet, tel qu'il avait été mis au point en 1945, comporte une crise d'indignation générale qu'on exploite en caractérisant comme « monstrueuses » un certain nombre d'*idées* qui sont dites avoir entraîné les actes révoltants qu'on expose. Ainsi l'emprise sur les consciences est assurée, un certain nombre d'*idées* sont mises hors de combat, elles gémissent dans le fossé assommées et à demi-mortes, exclues pour un bon bout de temps du tapis vert sur lequel on dépose les mises, honteusement mises à la porte du casino. Dans le cas présent, on n'a pas su se contenter de cette méthode simple et d'un effet certain après l'application du

(1) Delfeil de Ton, *Le Nouvel Observateur*, 23 août 1980, p. 48.

choc. On a voulu raffiner, les charlatans se sont mêlés à la partie, et le résultat a été une exhibition piteuse, disproportionnée, et inopérante, ayant en outre l'inconvénient de montrer un peu trop clairement à quel résultat pratique on se proposait d'aboutir.

Sur l'initiative de la police italienne complètement déboussolée par son ignorance et s'ingéniant à la masquer en arrêtant généreusement, les services de la police française furent invités à s'intéresser à un petit groupement, la Fédération d'Action Nationale Européenne (FANE) dont les transalpins brouillons avaient trouvé le nom sur les fiches tenues par un juge maniaque. On découvrit qu'un adhérent de la FANE avait passé ses vacances en Italie, il y avait rencontré des camarades italiens, il était monté sur une colline pour faire un feu de joie avec eux, il se trouvait à Bologne au milieu du mois de juillet. Les limiers de la « piste noire » se laissèrent entraîner par leur imagination, les policiers pensèrent que, puisqu'on devait se contenter de présomptions, ce voyageur valait mieux que rien. La police française fut trop heureuse d'impliquer la FANE qui avait déjà fait l'objet de dénonciations à propos de plasticages assez ténébreux (1), plus heureuse encore de jouer un rôle de premier plan dans la découverte d'un « complot international ».

Il faut déplorer l'échec de cette belle opération, non seulement à cause de la gloire qui en aurait rejailie sur notre police nationale, mais aussi parce qu'elle aurait mis en pleine lumière l'effroyable « péril fasciste » qui est, comme chacun le pressent, le principal danger qui menace l'Europe. Les perquisitions, arrestations, interrogations, examens de fichier, ne donnèrent aucun résultat et les policiers parisiens furent obligés de faire savoir avec précautions à leurs collègues italiens que leur « complot international » avait fait long feu. Ce ne sont là que des incidents d'enquête, des mécomptes comme il en arrive tous les jours. On

(1) Nous avons déjà protesté contre cette inculpation fantaisiste dans notre N° 176 (juillet-août), cf. notre article **D'un nouveau complot contre le prêt à porter.**

aurait oublié cette « bavure » comme on en a oublié d'autres : si l'exploitation judiciaire qui en a été faite ne montrait pas clairement le véritable caractère de la campagne déclanchée par toute la presse à propos du soi-disant « terrorisme noir ».

Car il est paradoxal — et tout à fait caractéristique — que la FANE, qui n'est mêlée en rien à l'attentat de Bologne, ait été dissoute à l'occasion de cet attentat, et que son président Marc Frederiksen, qui n'est pas mêlé davantage ni au terrorisme italien ni à aucune variété de « terrorisme noir », contre lequel on n'a pu articuler aucun *fait*, ait été poursuivi pour des *idées* qu'il exprime dans son journal depuis plusieurs années et qu'on n'avait pas trouvées répréhensibles jusqu'ici. Cette opération judiciaire est d'autant plus bouffonne que, pour protéger la France du « péril fasciste » et « raciste », on présente comme la cause principale de ce péril et comme le fléau qui nous menace tous un groupe qui compte 260 adhérents, selon le chiffre fourni par Marc Frederiksen et qui n'a pas été contesté par les Renseignements Généraux — dans le même temps où la brigade criminelle découvrait, à propos de l'enquête sur le groupe *Action directe* l'existence d'un authentique système de liaison international entre les divers groupes du « terrorisme rouge » opérant en Espagne, en Italie et en France. En réalité, la dissolution de la FANE et le procès intenté à Frederiksen pour son activité de journaliste est une mesure qui frappe des *dissidents*, pour la seule raison qu'ils sont des *dissidents*, c'est-à-dire qu'ils soutiennent des thèses qui sont jugées *incorrectes* par ceux qui dirigent notre opinion, mesure de même nature en réalité que celles que nous reprochons avec tant de véhémence à l'URSS et aux « démocraties populaires » à l'égard des dissidents qui ont des idées regardées comme incorrectes par le parti communiste : avec cette différence que Marc Frederiksen ne sera pas envoyé en Sibérie.

Alors que défendons-nous s'il n'y a entre les régimes communistes et le nôtre qu'une différence de *degré* mais non de *nature* ? Le ministre de l'Intérieur a jugé à propos de faire connaître quelles sont les limites non seulement de

notre liberté d'expression, mais même de notre *liberté de pensée* : en commentant l'exclusion du jeune inspecteur Durand qui avait cru naïvement qu'un fonctionnaire pouvait adhérer au mouvement politique de son choix sans déloyauté à l'égard de ses camarades et sans que cela nuise à la qualité de son service. Il nous fut expliqué officiellement à cette occasion qu'on avait parfaitement le droit d'appartenir à un mouvement d'extrême-droite, qu'on pouvait même se dire fasciste, ce n'était pas recommandé, mais ce n'était pas punissable, mais que c'était un *délit* que d'être néo-nazi. Cette singulière conception juridique éclaire le but qu'on cherche à atteindre : il y a une *proscription des idées* qui a son dégradé — et son échelle de peine (ostracisme, privation de grades et honneurs, poursuites administratives ou pénales), et les événements-chocs, ceux qu'on crée ou ceux dont on profite, doivent être utilisés pour justifier cette « mise hors-la-loi » des idées et des personnes.

Il y a donc dans notre pays, et non seulement dans notre pays, mais aussi en Allemagne, en Belgique, en Italie (nous le montrerons quelque jour par le dossier des persécutions idéologiques) des citoyens de seconde zone, qui n'ont pas le droit d'exprimer librement leurs idées et leurs préférences et aussi des partis et mouvements de seconde zone qui n'ont pas le droit de participer *effectivement* à la vie politique du pays, mais qui sont maintenus, comme les simples citoyens de même tendance, en cantonnement et quarantaine. Or, ces *dissidents* sont justement ceux qui apportent des idées nouvelles contrastant avec le ronronnement conformiste des partis autorisés, ceux qui portent en eux cette énergie et cette conviction qui manquent partout ailleurs où ils sont remplacés par l'obéissance aux mots d'ordre, qui relèvent en somme et font réapparaître dans l'isolement et malgré la persécution ce civisme dont nous déplorons la disparition. Il est malheureusement apparent que toutes ces mesures font partie d'une politique de *dévirilisation* dont l'objet est de « conditionner » et de « normaliser » la matière première politique, c'est-à-dire les électeurs à qui l'on promet faussement la liberté et dérisoirement la souveraineté : il faut qu'ils deviennent dociles, qu'ils

ne regimbent pas, qu'ils ne fassent pas de ruades, qu'ils respectent leurs maîtres pour la protection et la puissance desquels la deuxième guerre mondiale a été préméditée, par lesquels elle a été conduite et dont elle doit assurer la prédominance et le règne.

Ne disons donc pas qu'il existe des *démocraties* « libérales » ou « populaires ». Les unes et les autres n'ont qu'un seul objectif réel : éliminer la volonté du peuple qu'on prétend souveraine et réserver le pouvoir à la classe politicienne. En réalité, tous les Etats sont oppresseurs, mais ils le sont sournoisement. C'est par leur degré de sournoiserie et la brutalité de leurs méthodes qu'ils se distinguent. Ne disons pas qu'il y a des « *démocraties libérales* » et des « *démocraties populaires* » ou des régimes de contrainte et des régimes de liberté. C'est la vérité superficielle, ce n'est pas la vérité essentielle. En réalité, il y a des *régimes exterminateurs* et des *régimes émasculateurs*. La méthode des premiers est l'élimination physique, la méthode des seconds est l'élimination intellectuelle. Je ne crois pas qu'il existe, du moins en France, un terrorisme d'extrême-droite. Des articles, des indignations ou des discours n'ont jamais constitué des preuves. L'abus des présomptions ne mènent pas à la répression du terrorisme mais à une chasse aux sorcières sous laquelle on découvre bien des arrières pensées.

Maurice BARDECHE.

P. S. Dans l'attentat de Munich. l'indice matériel, qui prouve la présence d'un extrémiste auprès de l'endroit où fut placée la bombe, mais qui ne prouve nullement sa culpabilité dans l'attentat, s'accorde mal avec le fait que l'*Oktoberfest* de la bière est une manifestation droitnière traditionnelle dont on ne voit guère pourquoi elle serait l'objet d'un attentat d'extrême-droite. Mais c'est un coup d'arrêt pour la progression de la droite. De même il n'est pas prouvé qu'un groupe d'extrême-droite soit responsable de l'attentat de la rue Copernic. D'autres hypothèses sont possibles et même plus vraisemblables. Et le résultat final est aussi une manipulation de l'opinion.

Jean-Pierre De GUIBERT.

Un entretien avec Pierre GRIPARI

Pierre Gripari, c'est notre Marcel Aymé. Par delà leurs différences et leurs structures personnelles, leurs œuvres complices s'entrecroisent et se font des signes amicaux. Entre l'aîné et le cadet il y a comme une correspondance, une suite poétique qui ne laisse pas d'amuser et souvent d'étonner. On retrouve en effet chez eux le même bonheur d'écrire et la même volonté de créer un monde imaginaire et fantastique qui sera admis, accepté par tous ; le lecteur, envoûté, va oublier la banalité de son existence quotidienne pour se laisser entraîner dans l'univers prodigieux qu'on lui propose... Magie du talent, magie d'un instinct littéraire devenu rare de nos jours où la littérature est confisquée au profit des professeurs et des pédants.

*
**

En attendant que leurs contes et leurs romans fassent un jour l'objet de savantes études comparatives à la Sorbonne, et deviennent la proie des universitaires, leurs livres appartiennent à leurs amis, à ceux qui les ont découverts au hasard des rencontres.

Pour nos lecteurs, Pierre Gripari n'est certes pas un inconnu (1) — remercions-le au passage de nous donner à lire ici contes et études inédites que nous sommes donc les premiers à savourer.

(1) Dans le N° 121, juin 1974 de *Défense de l'Occident*, voir l'étude très utile de Jérôme Berthier — Voir également dans le N° 127, mars-avril 1975, un premier entretien avec Gripari.

Cette année 1980, ses amis sont satisfaits : son éditeur vient de faire paraître deux ouvrages dont il va nous parler ; les Editions de la Table Ronde remettent sur le marché « Pierrot la lune » et annoncent la réédition de « Socrate Marie Gripotard » ; en édition de poche sont sortis « Diable, Dieu et autres contes de menterie » (folio), les Contes de la rue Broca » (folio-junior) ; « L'arrière monde » va inaugurer une nouvelle collection de poche (L'Age d'homme). Quant à l'œuvre théâtrale de notre auteur (dont les deux premiers tomes ont paru à l'Age l'homme), elle se porte bien : « Texas Jin ou le coboye triste », amusante parodie de western vient de paraître dans la collection « Renard Poche » de « L'école des loisirs ».

Notons par ailleurs un spirituel auto-portrait de Gripari dans le numéro d'août de « Spectacle du Monde », qui nous parle autant de lui-même que de ses livres. Pour qui la connaît imparfaitement, une excellente façon d'aborder son œuvre serait de lire tout d'abord ce « Pierrot la lune » son premier livre, récit autobiographique où le monde de l'enfance est restitué avec une lucidité telle qu'on ne peut s'empêcher de comparer cet ouvrage aux « Mots » de Sartre.

Ecrivain d'idées autant que d'imagination, il faut recommander également, pour qui désire cerner la figure de l'auteur, son roman épistolaire « Frère Gaucher ou le voyage en Chine ». Le lecteur aura la surprise de voir apparaître, à côté de lettres qui lui permettront de faire la connaissance d'un certain nombre de pittoresques et curieux personnages, la correspondance de Pierre Gripari en personne ; ce qui lui donne l'occasion de régler au passage quelques comptes, de parler comme il l'entend tout aussi bien d'Israël, du fascisme, du marxisme, que de ses amitiés littéraires. La somme de ces réflexions révèle un esprit critique, ce qui ne surprendra pas ceux qui connaissent son étude consacrée à la littérature fantastique, première partie du « Pédigré du vampire » ou ses notes consacrées à l'idée qu'il se fait de la poésie, préface de son recueil de poèmes « Le Solilene ».

L'œuvre « griparienne » figure certainement parmi les révélations de ces dernières années, qui se comptent probablement sur les doigts d'une main — nous pensons surtout à Michel Tournier et à Vladimir Volkoff. Mais une certaine critique n'a pas vu d'un très bon œil s'accroître l'importance d'une œuvre qu'elle est bien obligée d'accepter : son originalité s'est imposée au public.

Certes, Robert Poulet (2), réputé pour sa sénérité, a bien reconnu en Gripari « un artiste, spécialiste du raccourci cocasse et de la divagation capricieuse, conteur délicieux, politique audacieux, bon philosophe quoique débordé par la métaphysique. »

Parallèlement, Claude Lorne (3) voit dans l'auteur du « Conte de Paris » chez qui « les époques coexistent, les lieux s'interpénètrent, les cultures s'entrechoquent dans un perpétuel jaillissement, parfaitement maîtrisé » le meilleur conteur de sa génération. *Le Figaro-Magazine* (4) n'hésite pas à proclamer « Gripari à cinquante ans, avec 16 livres, est devenu un des grands écrivains français vivants. »

Mais, de nos jours, ne pas cacher son indépendance d'esprit, refuser de s'incliner devant les tabous d'une certaine intelligentsia, celle par exemple de l'équipe des « Nouvelles Littéraires » (5) ou du « Nouvel Obes », accepter de passer pour réactionnaire, cela se paye au plus haut prix lorsqu'on est écrivain : le silence ou les insultes.

Peu importe : une œuvre vivante se moque des consignes qui voudraient la baillonner ; la joyeuse compagnie des lecteurs de Gripari, comme de tous les horizons, peut en témoigner.

(2) Rivarol 28-9-1978, N° 1442 « Les livres et la vie ».

(3) Rivarol 3-7-1980 « Les contes de Gripâris ».

(4) *Le Figaro-Magazine* (p. 18) 4-4-1980.

(5) *Les Nouvelles Littéraires* 7-12-1978, voir l'article venimeux « Les quatre vérités de Pierre Gripari » par Jérôme Gacin.



Q — Pierre Gripari, cet été « chaud » à tous points de vue comment l'as-tu passé ? Vacances en Italie ? Pas à Bologne, j'espère ! En général tu visites des pays lointains et tu nous as habitués à lire ton journal de voyage dans « Rivarol ».

R — Eh bien, pour cette fois, j'ai été très sage. J'aurais pu aller à Bologne, où j'ai des amis, mais je me suis contenté de passer quinze jours à Porto, chez une cousine à moi, grecque d'Egypte, épouse d'un sculpteur portugais. Il n'y aura donc pas de « journal de voyage » cette année. Le seul événement marquant, sur le plan local, était le retour au bercail d'un groupe de marins-pêcheurs portugais pris comme otages par le Polisario alors qu'ils pêchaient dans les eaux sahariennes.

Q — Paris... Une partie de ton œuvre romanesque est en rapport direct avec les quartiers que tu as connus. Je pense aux *Contes de la rue Broca*, avec ses petits cafés arabes où nous prenions le thé à la menthe... Te plais-tu dans le nouveau quartier où on peut te rencontrer, en plein cœur de Paris cette fois-ci ?

R — Je m'y plais énormément. C'est peut-être même, de tous les endroits que j'ai habités, celui où je me serai senti le plus à l'aise, et j'éprouve un plaisir véritable à chaque fois que j'y reviens. Quant à l'utiliser dans une œuvre littéraire, je n'y songe pas jusqu'ici. Je ne suis pas écrivain réaliste, tu le sais assez... Mais une idée de livre, ça peut toujours venir... Peut-être un nouveau recueil pour enfants qui s'appellerait *Contes de la Folie-Méricourt* ?...

Q — Parlons de tes bouquins. L'Age d'homme vient de publier *Le conte de Paris*, et *L'évangile du Rien*. Je suis curieux d'en savoir plus.

R — *L'Évangile du Rien*, c'est quelque chose comme ma petite bibliothèque philosophique portative, mon manuel de sagesse. Depuis longtemps j'avais envie de résumer, en un volume, ce que je considère comme la Vérité, en laissant parler les grands anciens toutes les fois qu'ils l'ont dite mieux que moi. Eh bien voilà, c'est fait !

Quant au *Conte de Paris*, c'est tout à fait autre chose. C'est une sorte de roman « courtois » où l'on retrouve, non seulement le roi Arthur et les Chevaliers de la Table ronde, mais aussi des personnages de l'antiquité : l'astucieux Ulysse, Paris Alexandre fils de Priam, Hélène, le pharaon monothéiste Akhénaton, sans compter des personnages mythologiques appartenant à toutes les traditions culturelles de l'Europe et du bassin méditerranéen : le Hollandais volant, Sadko de Novgorod, Jésus, Mahomet, Vénus, Neptune, Isis et la grande Ishtar... Il y a là-dedans, comme dans tous mes livres, une part d'autobiographie, plus ou moins transposée, du conte, de l'humour, de la satire, de la mystique...

Q — Tu assures depuis deux ans, je crois, d'importantes chroniques régulières (le théâtre aux *Ecrits de Paris*, les livres à *Spectacle du monde*). On peut ainsi profiter de tes découvertes, de tes explorations. De tes réhabilitations aussi. Henri Béraud, un « maudit » de 44, vient d'être timidement réédité, et tu en as parlé. Peux-tu, pour les lecteurs de *Défense de l'Occident*, dire ce que tu penses de l'œuvre — et de l'homme ?

R — Une petite mise au point d'abord. Si en effet je fournis, depuis deux ans bientôt, des chroniques théâtrales aux *Ecrits de Paris*, ma collaboration au *Spectacle du monde* est beaucoup plus récente. De plus, je dois avouer que cette partie de mon activité est avant tout alimentaire : je ne suis pas journaliste de vocation, je n'ai pas l'intention de le devenir, et il y a contradiction totale entre la façon de travailler d'un journaliste et celle d'un écrivain.

Cela dit, je ne regrette pas d'avoir fait incursion dans ce monde, où la règle du jeu est infiniment plus complexe qu'on ne le pense généralement. La presse, bien entendu, n'est pas faite pour informer. Mais on a tort de croire qu'elle subit seulement des pressions d'en haut : j'ai appris, à ma grande surprise, qu'elle subit avant tout la pression d'en bas, et que les rédacteurs de périodiques ont une peur bleue des réactions des abonnés, lesquels ne lisent pas pour se renseigner, mais au contraire pour se voir conforter dans leurs préjugés favoris...

L'article sur Henri Béraud, paru dans le *Spectacle du monde* de mai 1980, m'avait été commandé par Jean Loustau, purement et simplement. Je lui en suis infiniment reconnaissant, car cela m'a permis de prendre contact avec une œuvre littéraire que j'ignorais totalement, et qui est fort intéressante. Jusque là, je n'avais lu, qu'un article de *Gringoire*, intitulé *Traitrophiles*, qui attaquait violemment les citoyens français qui écoutaient la radio anglaise... A l'époque, mes parents et moi en étions !

A cette occasion, j'ai découvert deux livres remarquables : *La gerbe d'or*, véritable poème d'une enfance lyonnaise, et *Ciel de suie*, qui est un de nos plus grands romans « noirs ». J'ai lu depuis *Le capucin gourmand* et *Le martyr de l'obèse* qui, je l'avoue, me paraissent moins forts.

Henri Béraud est avant tout un romancier réaliste et populiste. Cette famille n'est pas la mienne, mais je maintiens que c'est un monsieur important, qui nous réserve encore de bonnes soirées...

Q — Et ton éditeur, cet étonnant Dimitri... qui anime l'Age d'homme, à Lausanne. J'ai son catalogue sous les yeux, où la littérature russe est à l'honneur, cette littérature d'exilés et de combattants, dont Soljénitsyne est le père, et qui est peut-être le phénomène littéraire européen le plus important depuis 1945. Le lecteur moyen français est un peu étourdi par ces nouveaux venus, leurs copieux romans (le dernier Zinoviev, *L'antichambre du paradis*, fait 897 pages), leurs noms rebelles à la mémoire... Nous savons que tu es de ceux qui n'hésitent pas à tout lire dans ce domaine.

Peut-on te demander quelques conseils de lectures ? Quel auteur lire en priorité pour un non-initié ? Siniavki?

R — Vladimir Dimitrijevic, alias Dimitri, est en effet le seul éditeur, à ma connaissance, avec lequel on puisse parler littérature ; le seul qui aime les livres pour eux-mêmes, et non pas seulement en tant qu'objets, marchandise ou gadgets... Dès nos premières conversations, malgré nos évidentes divergences d'opinions, nous nous sommes retrouvés sur quelques thèmes communs : importance de la fiction, du phénomène religieux, des littératures slaves... Car Dimitri publie aussi bien les romanciers bolcheviks des années vingt que les écrivains russes de l'émigration, aussi bien Witkiewicz, qui est un écrivain polonais de l'entre-deux guerres, que les conteurs serbes contemporains.

Personnellement, ma culture slave est, comme on dit, pleine de trous. Cependant, bien qu'anticommuniste et fier de l'être, je reste subjugué par la culture russe, même moderne, qu'il s'agisse d'un musicien comme Prokofiev, d'un cinéaste comme Paradjanov, ou de ces deux maîtres écrivains que sont Boulgakov et Siniavski.

J'admire Soljénitsyne, mais pour d'autres raisons. A mon avis, ce n'est pas un romancier, mais plutôt un chroniqueur. Ses meilleurs livres sont autobiographiques (*Le pavillon des cancéreux*, *Le chêne et le veau*), et son chef-d'œuvre reste, indubitablement, *L'archipel du Goulag*.

Si j'avais des conseils de lecture à donner, voici quelle serait ma liste :

- Michel BOULGAKOV :
Cœur de chien Folio
- Michel BOULGAKOV :
Le maître et Marguerite Laffont
- André SINIAVSKI :
Lioubimov 10/18
- André SINIAVSKI :
Le verglas Plon

- Fedor SOLOGOUB :
Un démon de petite envergure L'Age d'homme
- Karel CAPEK :
L'Affaire Selvin Calman-Lévy
- Karel CAPEK :
Sept contes pas comme les autres .. *La Farandole*
- Karel CAPEK :
Hordubal L'Age d'homme
- Jaroslav HASEK :
Aventures dans l'Armée rouge Les formes du
secret, éd.

Bien sûr, il y a là-dedans à boire et à manger : Solougoub est un classique russe du XIXème siècle, trop peu connu chez nous, tandis que Capek et Hasek sont des conteurs tchèques de l'entre-deux guerres.

Q — Pierre Gripari, tu es bien sûr d'abord un poète et un conteur, mais l'observation politique ne t'est pas indifférente, et nous sommes émerveillés de trouver dans ton œuvre romanesque une réflexion, voire une méditation sur le monde moderne qui est celle de notre famille intellectuelle. J'aimerais savoir si tes engagements demeurent aussi forts... Bref, l'Europe où nous aimerions vivre, parallèlement s'uniformise, s'américanise et ressemble à une bâtisse vide où chacun joue dans son coin. Notre Europe s'éloigne. Les hommes de notre génération peuvent-ils garder l'espoir ?

R — En fait, je suis tout ce qu'on veut sauf un écrivain engagé, et mes idées concernent beaucoup plus la philosophie de l'histoire que la politique à proprement parler.

Rien d'étonnant à ce que l'Europe piétine, puisque ceux qui prétendent l'édifier sont en réalité ses pires ennemis : je veux dire les gens de la Résistance, dont les uns sont au service de l'impérialisme américain et les autres au service des gangsters communistes. En fait, les collabos avaient parfaitement raison : nous n'avons pas gagné la guerre en 1944, nous l'avons bel et bien perdue, et tout ce qui se passe depuis le confirme.

J'espère cependant, pour deux ou trois raisons :

1^o) Quand une chose doit se faire, dans l'Histoire, elle se fait, au besoin, malgré la volonté de tous ceux qui la font. Or l'Europe est « dans l'air », j'en suis sûr.

2^o) Cette Europe, à mon avis, ne sera pas celle des nations, mais celle des ethnies, et elle englobera, tôt ou tard, la Russie, qui n'est après tout qu'un colosse aux pieds d'argile. Le socialisme est un échec, il constitue une régression sur tous les plans. Nous devons nous habituer, dès maintenant, à considérer les peuples de l'Est européen comme étant nos frères.

3^o) Le prestige européen bénéficie de plus en plus de l'échec de la décolonisation. Celle-ci, qui nous a été imposée par les vainqueurs de 1944, est une véritable catastrophe pour les peuples décolonisés, en particulier ceux de l'Indochine et de l'Afrique noire. Cette situation a du moins l'avantage de nous laisser la possibilité d'un regroupement euroméditerranéen, sans avoir à traîner le boulet colonial. En fait, c'est nous surtout qui sommes libérés...

J'ajoute que je suis pro-arabe, et que mon Europe suppose des liens privilégiés avec les pays musulmans, qui ont autant de peine à se regrouper que nous-mêmes... Je suis, malgré tout, reconnaissant à de Gaulle, dans le sens où lui seul pouvait se permettre de renverser la politique française en faveur du tiers monde maghrébin et proche-oriental.

Je suis sûr que les valeurs que nous défendons retrouveront leur place, tôt ou tard, même s'il faut pour cela modifier quelque peu notre vocabulaire...

Michel PELTIER.

DEMAIN, UNE SOCIÉTÉ EN " DUPLEX "

Ce serait évidemment un curieux paradoxe que d'envisager un développement de l'artisanat et un abandon partiel de l'automation en certains domaines pour lutter contre le chômage dans une société entièrement vouée à la compétitivité internationale et devant, pour lutter contre cette concurrence, devenir toujours plus technologique. Mais les faits sont-là et ils sont têtus. Plus on fait appel aux techniques de pointe, plus le nombre des sans-emplois augmente. Le seul secteur à ce jour encore créateur d'emplois recouvre précisément l'électronique et ses activités connexes et annexes ; il y a même davantage d'offres que de demandes par suite du manque de main-d'œuvre qualifiée. Voilà où en sont les choses. Si des mesures n'étaient pas prises rapidement, il est à peu près certain que le chômage s'étendrait encore dans les mois et les années qui viennent, avec toutes les conséquences que cela laisse supposer.

On a parlé abondamment du Japon en cet été 1980. Renault mis à part, les autres firmes européennes de construction automobile ont été contraintes de mettre leur personnel en chômage technique afin de ne pas voir augmenter leurs stocks de véhicules invendus. Simple palliatif, évidemment. Et pourtant, depuis la fin de la II^{ème} guerre mondiale, l'industrie automobile représente, en France, le fleuron d'activité le plus choyé qui soit. Or, après le marché nord-américain, les constructeurs japonais s'attaquent

à présent au marché européen et, déjà, les effets de cette offensive se font sentir, effets qui ne pourront qu'aller en s'aggravant. Les Japonais ont beaucoup d'atouts en mains : matériel robuste et techniquement au point, des prix de vente imbattables, tous les utilisateurs de produits *made in Japan* le savent bien. Nous ne sommes plus à l'époque des « montres japonaises vendues au kilo », expression illustrant naguère le toc en matière de fabrication.

JAPON RETRO ?

Les Japonais ne sont pas seulement d'excellents copieurs de méthodes, ils sont industriels, tenaces, et cherchent toujours à améliorer ce qu'ils fabriquent. L'ouvrier nippon ne perçoit pas les hauts salaires qui ont cours en Occident et se contente de quinze jours de congés par an. Et chose impensable ici, ce n'est pas un fanatique de la grève. Lorsqu'il veut manifester son désaccord, il passe un brassard autour du bras portant la nature de sa revendication et... continue de travailler. Il sait que s'il arrêta son travail cela risquerait de porter préjudice à son entreprise, donc à lui-même. Etat d'esprit « moyennâgeux » disent nos progressistes parisiens, « paternaliste » ajoutent ceux qui ne voient de libertés qu'au sein du Goulag ou dans les États satellites de l'U. R. S. S. — comme elles se sont exprimées en août à Gdansk, par exemple. Il y a, en effet, de quoi surprendre le métallo de chez Renault ou d'ailleurs quand il voit son collègue japonais chanter avec ses camarades « l'hymne à l'entreprise » chaque matin avant de commencer à travailler, mais ce qui semble normal chez nous ne l'est pas obligatoirement à l'autre bout du monde. De toutes façons, cet ouvrier nippon ne se sent ni brimé, ni ridicule et, de plus, son efficacité n'en souffre pas, au contraire.

Pour beaucoup d'Occidentaux, le Japon est toujours peuplé de Samourais et de Kamikazes, et l'idée de relier cet état d'esprit à l'extraordinaire réussite économique de l'empire du Soleil levant est tentante. Mais ce Japon rétro est en passe de devenir, sur ce plan, la première puissance mondiale, surtout à l'heure où la Chine ci-devant maoïste s'ou-

vre à nouveau. Le tendon d'Achille nippon réside dans le fait que l'importation massive de matières premières est indispensable à cet essor et qu'un embargo pourrait lui porter un coup sérieux, sinon fatal.

TRAVAIL ET CHOMAGE : COMBIEN ET QUI ?

Les prévisions les plus sérieuses font état, pour la France, d'une aggravation du nombre de chômeurs d'ici à 1985. Ce nombre pourrait dépasser nettement 1.500.000 demandeurs d'emplois, chiffre qui est considéré par les experts comme un seuil à ne pas dépasser sous peine de connaître de graves ennuis tant sociaux que financiers. Ce qui revient à dire que nous disposons de deux à trois ans pour freiner et arrêter le phénomène en question. Il n'entre pas dans les préoccupations de ces économistes et de ces planificateurs de tenir compte des facteurs humains, mais leur diagnostic paraît — hélas ! — fondé sur des études on ne peut plus sérieuses.

Depuis que la crise due essentiellement à l'augmentation du prix du pétrole a fait naître un vaste mouvement de récession-inflation au sein de l'économie mondiale, le marché du travail a subi de très profondes modifications dont, dans l'ordre, les femmes et les jeunes sont les principales victimes. L'automation, parallèlement, a permis au fil du temps à nombre de chefs d'entreprises de supprimer ou de réduire quantité de ces emplois modestes qu'occupaient souvent les femmes et qui permettaient à bien des jeunes gens d'attendre l'âge du service militaire. Le salaire de la femme est en général considéré comme un salaire d'appoint. C'est faux en bien des cas, mais trop d'employeurs s'en tiennent à ce principe qui possède des avantages pour eux. Avec l'augmentation du chômage, certaines femmes mariées sont en fait devenues la source principale de revenus du foyer ; d'autre part, il y a des femmes qui — veuves, célibataires ou divorcées — doivent cependant vivre avec une paye réduite par rapport à leurs collègues masculins effectuant pourtant le même type de travail.

Les employeurs — pour leur défense — mettent en avant le fait d'un absentéisme plus prononcé chez les femmes que chez les hommes, et ce pour des raisons personnelles ou encore familiales. Il y a aussi le problème spécifiquement féminin de la maternité et du temps — actuellement, 14 semaines — accordé pour un accouchements. Il faut donc considérer les deux points de vue plutôt que de se lancer dans des actions excessives comme le font certaines ligues féministes. Il y aurait probablement à revoir d'urgence la législation ainsi que les cas particuliers qui se posent chaque jour et, aux *droits sociaux*, ajointre des *devoirs sociaux*, notion que M. Séguy et ses amis semblent ignorer, car, et c'est évident pour qui évolue parmi les « travailleurs » chers au leader de la C. G. T., les abus sont nombreux ; le rhume transformé en grippe quand des travaux de peinture à la maison sont à effectuer, le week-end augmenté du lundi, jour de pointe des « maladies sociales », etc., font que tout cela coûte cher, très cher à la collectivité. C'est bien là un problème *d'état d'esprit* à réformer, un problème qui apparaît comme insoluble si l'on tient compte de la mentalité du plus grand nombre.

DES SOCIALO-CAPITALISTES

Nous vivons dans une société capitaliste dominée par l'idée-objectif de profit. Si « socialistes » que disent être les responsables des syndicats ouvriers, c'est bien cette idée-là qui les fait s'agiter. Si d'aventure ils abandonnaient les revendications relatives au pouvoir d'achat pour d'autres moins tangibles, ils savent que les désertions seraient nombreuses au sein de leurs organisations. C'est ce qui s'appelle appartenir au système en place car de véritables syndicats anti-capitalistes chercheraient à l'abattre plutôt que d'en faciliter le fonctionnement. On l'a récemment constaté lors des discussions concernant une réduction de la durée du temps de travail ; un sondage a confirmé qu'une forte majorité d'ouvriers, d'employés et de cadres se dégageait en faveur de salaires plus élevés, et ce au détriment du « temps de loisir » accru mais sans contreparties financières.

C'est ce type de réaction très caractéristique qui nous fait douter que l'on puisse un jour en France voir s'établir un régime « populaire », du moins sur un plan social car pour ce qui est du domaine politique, l'U. R. S. S. démontre éloquemment qu'il existe des sociétés « prolétariennes » où le prolétaire ne possède comme droits que celui de travailler et celui de se taire. Là-bas, il n'y a pas de problèmes sociaux, on n'y fait jamais — officiellement — grève et, pour en revenir aux femmes, elles y ont le plein droit au travail comme on sait. Si vous cherchiez à rencontrer le Séguy soviétique, vous vous apercevriez que c'est l'un des premiers personnages du régime, un officiel qui n'a cependant pas le pouvoir, en deux coups de téléphone, de bloquer toutes les activités de la nation, comme Séguy peut le faire chez nous avec l'E. D. F. et les P. T. T. par exemple.

Il est fort probable que celui-ci ne tient pas à échanger le C. N. P. F. contre un quelconque soviet car sa prospérité personnelle s'en ressentirait ; M. Séguy serait un chômeur de plus. Dans un système tel que le nôtre, il y a possibilité pour que des syndicats « socialistes » aient pignon sur rue et coffres à la banque, alors pourquoi tout casser bêtement ? Mieux vaut, sans trêve ni relâche, susciter des difficultés à l'économie nationale puisque celle-ci est capitaliste et que le capitalisme c'est l'ennemi... etc.

SOCIÉTÉ « DUALE » ?

Face aux impératifs de la compétition mondiale, et afin que cette dure bataille ne détériore plus encore le marché intérieur du travail, le VIII^{ème} Plan en cours d'élaboration préconiserait ce que les experts nomment une « société duale ». En clair, il s'agirait de séparer en deux secteurs distincts la population active : celle qui travaille pour l'exportation, et celle dont les activités n'ont aucun lien avec celle-ci. Le premier secteur se verrait accorder tous les avantages de la technologie tandis que le second reviendrait à une conception plus traditionnelle du travail, tournant le dos, en certains cas, à l'automation même quand cette dernière a déjà été mise en action. Ce n'est-là qu'un projet.

Il apparaît comme évident qu'une telle perspective risquerait de porter un coup très dur aux principes égalitaires dont on nous dit qu'ils sont les fondements de notre société et de nos institutions. Il se dégagerait obligatoirement certaine « élite » reconnue officiellement comme telle par le pouvoir, percevant de hauts salaires, ayant droit, en tant que classe sociale-locomotive des affaires du pays, à de substantiels avantages de toute nature ; en face, des citoyens que l'on pourrait qualifier de « seconde zone », moins bien payés, moins privilégiés par le gouvernement mais, en contrepartie, moins astreints que les premiers au rendement, aux performances. Il y a déjà plusieurs années que les exportateurs français sont « plus égaux » que les autres, les dirigeants de la régie Renault, par exemple qui occupent dans le pays une place à laquelle ne sauraient prétendre le cordonnier du coin de la rue ou le professeur de latin. On ne le dit pas, évidemment, mais toute l'histoire de notre évolution contemporaine suit ce chemin depuis plusieurs décennies ; on ne le dit pas, car cela pourrait comporter des effets désastreux au moment où l'arrivée en force de la technologie mise à la portée de chacun traumatise nombre de gens par le sentiment d'inutilité qu'elle fait naître en eux sitôt que le crayon-bille est remplacé par une console reliée à un terminal-ordinateur. Et ce n'est pas une question d'âge, de sexe, voire, de degré d'instruction.

Ce serait donc la grande masse des sans-spécialités techniques et de ceux qui ne pourraient s'adapter ou se reconverter à cette forme de *hard-labour* sélectif qui formerait la « basse classe » de cette société « duale ». Les auteurs du projet insistent sur le fait qu'il ne s'agirait nullement d'une mise à l'écart ou d'une sorte de mise à la retraite anticipée, mais, plutôt, d'une vaste redistribution des tâches en fonction des aptitudes et des goûts de chacun. En théorie. Il est toutefois prévisibles que si ce projet prenait corps, un certain nombre d'individus préférerait le camp des « sous-adaptés » plutôt que d'avoir à se plier aux contraintes qui seraient celles auxquelles devraient obéir les « sur-adaptés ». Après tout, dans le domaine des activités non exportables, il en est qui ne sont dépourvues ni de valeur ni d'utilité ?

Au grand dam des adeptes militants de l'égalité-pour-l'égalité, ces mêmes experts invoquent la biologie afin de mieux étayer leur rapport : « C'est une vieille loi de l'évolution biologique, celle de la suradaptation, que plus un système est performant, plus il est rigide et plus, de ce fait, il a besoin pour ne pas se briser, d'être situé dans un environnement d'amortissement » nous disent M. M. J. Amado et C. Stoffaes dans leur langage bien particulier. En d'autres termes, cela signifie que la France devrait gagner beaucoup d'argent en exportant beaucoup afin de pouvoir s'offrir le « luxe » coûteux de maintenir et de faire renaître des emplois non compétitifs sur le plan international, des emplois et des métiers — des « petits métiers » — qui résorberaient au maximum le taux du chômage.

A notre avis, un double danger plane sur ce genre de situation : d'une part, la robotisation des techniciens du premier secteur par des appels croissants à une technicité sans cesse plus sophistiquée ainsi qu'à des méthodes de travail de plus en plus rigides, et, d'autre part, l'adoption d'un état d'esprit d'assistés chez nombre de ceux dont l'emploi serait devenu un « luxe » ; et le divorce entre ces deux catégories de citoyens risquerait d'être total à court terme. Et puis, qu'en serait-il sur le plan de la citoyenneté politique ? Aurions-nous droit aussi à un double collège calqué sur les positions sociales de cette société « duale » ? Nos St Just peuvent se faire du souci.

FIN DU REVE LOISIR ?

Notons, en passant, que nos planificateurs ne parlent pratiquement plus de « civilisation des loisirs », naguère encore cheval de bataille de bien des sociologues et tarte à la crème de bien des hommes politiques, panacée idéale pour parer, disaient-ils en chœur, à la raréfaction de l'emploi. De même en ce qui concerne la retraite à 60 ans, arme et slogan des syndicats ouvriers durant les années 70. Il faut dire, et cela en dehors de toute considération à caractère phi-

losophique, que sept personnes sur dix qui ne sont plus contraintes de se rendre ponctuellement au bureau ou à l'atelier chaque jour, se sentent « inutiles », s'ennuient et cherchent bien souvent, et en vain, dérivatifs et compensations dans les clubs créés en faveur du troisième âge. C'est, avant tout, une question de ressources, intellectuelles, évidemment, mais aussi matérielles. Pour ceux — et ils sont nombreux — qui ont travaillé depuis leur adolescence, la retraite représente une rupture brutale des habitudes prises en un demi-siècle d'existence laborieuse. Ce type de rupture provoque souvent de graves désordres tant psychiques que physiques, et ceux que l'on oblige ainsi, *sans préparation aucune*, à adopter un autre mode d'existence avec, fréquemment, des moyens financiers plus réduits, ne supportent pas le choc en question. Les technocrates peuvent préconiser pour les futurs retraités l'adoption d'un *hobby*, il n'empêche que l'on a surtout demandé à ceux-ci de travailler et de ne pas — trop — réfléchir sur leur condition sociale. Et puis, pour adopter une activité de rechange, il faut en avoir le goût, et cela, les technocrates ne peuvent le dispenser ?

Que font la plupart des « travailleurs » chers à M. Séguy durant les deux jours dont ils disposent en fin de semaine ? Les courses, le ménage, du bricolage, une promenade en voiture ; ils « font » leur tiercé, et regardent les émissions du niveau Guy Lux à la télévision, et si certains d'entre eux s'adonnent à un sport « léger », c'est plus parce que ce sport est à la mode que par besoin. Que fait-on en « haut lieu » pour leur donner le goût de faire autre chose ? Rien, car il est vital que le consommateur de base consomme également pendant ses deux jours de repos : lessive, rumsteack, pastis, encaustique, essence, électricité, etc. sans oublier le bon argent qu'il laisse pour « encourager la race chevaline », bien sûr. Le spectacle hebdomadaire des parcs publics et des bistrots est suffisamment éloquent pour nous permettre de dire que le principe de « civilisation des loisirs », tel qu'il a été concocté, n'est qu'une mort anticipée sur fond de baillements dus à l'ennui.

CONCLUSION

En regard de ce qui précède, le fait d'appartenir au second secteur de la société active ne *devrait* pas être considéré comme une sorte de déchéance personnelle, pas plus que celui d'appartenir à la première ne *devrait* signifier que l'on est seulement un « jeune cadre dynamique », c'est-à-dire rien, ou presque. Sans vouloir tomber dans ce bucolisme militant qui est né en même temps que les *hippies* et les écologistes à œillères, être ou devenir berger, vétérinaire, agriculteur, n'est pas le signe infâmant d'un quotient intellectuel médiocre, pas plus que vouloir devenir plombier, cordonnier, boulanger. Et puis, malgré les fusées postales, le tri automatique du courrier, le facteur, avant qu'il ne devînt un « préposé », ne présentait-il pas tous les avantages qui découlent d'un travail bien fait parce que fait consciencieusement ? On peut avoir envie de faire autre chose que de se battre quotidiennement pour fabriquer et vendre des automobiles, des machines-outils, des armes, des parfums, des centrales nucléaires ?

Certains disent que la machine a déchargé l'homme de ses tâches les plus ingrates. C'est faux, elle n'a fait que lui en créer d'autres, pas plus stimulantes que les anciennes ; dans de nombreux domaines, la main de l'homme est plus sûre que la machine, et l'esprit humain plus riche et plus divers que ne l'est le cerveau d'un ordinateur. Sait-on qu'au Japon — ce qui est révélateur — l'industrie de pointe axée vers l'exportation n'emploie qu'à peine 30 % de la population active et contribue pour plus de 60 % au produit national brut ? Réalistes — ô combien ! — les Japonais ont adopté cette structure sociale pour mieux améliorer la qualité de leurs produits exportables, et si les Japonais ont adopté cette voie, c'est parce que la formule est bonne. Cette « élite » nipponne n'est pas composée, comme on l'a dit — par impuissance, souvent — de « kamikazes » mais bien de chefs d'entreprises, d'ingénieurs, d'ouvriers et de vendeurs qui ont accepté de jouer le jeu. Ce jeu, chez nous, pourrait valoir la chandelle dans la mesure où il est toujours préférable d'occuper un emploi « secondaire » plutôt

que d'émargier chaque quinzaine à l'Agence Nationale pour l'Emploi ?

Cela suppose, bien entendu, de profondes réformes de nos propres structures, et un changement radical des mentalités. Beaucoup de prudence aussi dans l'application et un choix judicieux des hommes qui seraient chargés d'appliquer ces réformes. Nous faisons fausse route, incontestablement, et les miracles n'existent pas en matière de socio-économie. Le moment est peut-être venu de chercher d'autres solutions, même si M. Séguy et ses amis ne sont pas d'accord. De toutes manières, ce ne sont jamais les conservateurs qui font les révolutions.

Michel PELTIER.

DE
JOSSETTE WILBURN.

INTRODUCTION

à une thèse américaine sur l'inconscient dans les romans de Robert BRASILLACH

(Thèse soutenue pour le grade de docteur en philosophie
devant l'Université d'Etat de l'Ohio)

Les œuvres inédites, écrites ou complétées par Brasillach à la prison de Fresnes, seront publiées par Maurice Bardèche à Paris entre 1946 et 1948. Mais à l'exception de trois livres parus en 1945 et 1946 (*Les Inciviques*, de Paul Sérant, *Bucard*, *Luchaire*, *Brasillach : réquisitoires*, et *Le Procès de Robert Brasillach*, écrit par Jacques Isorni, l'avocat de Brasillach), rien ne paraîtra en France jusqu'en 1956 sur l'écrivain exécuté pour trahison. Dans l'intervalle, après une étude publiée à Monaco en 1946, par Dominique Pado : *Maurras, Béraud, Brasillach : trois condamnés, trois hommes, trois générations*, où l'auteur s'efforce de comprendre, d'une façon assez objective, les points de vue des trois condamnés, c'est en Suisse, puis en Belgique, que se font ouvertement les premières tentatives de réhabilitation de sa mémoire et de sauvetage de son œuvre.

Le 18 décembre 1948 est fondée, à Lausanne, l'Association des Amis de Robert Brasillach, dont les bulletins et cahiers, publiés annuellement depuis 1950, constituent une mine de renseignements sur Brasillach, sa vie, son œuvre, et sur l'intérêt dont celle-ci a continué de faire l'objet auprès d'un cercle moins restreint que le silence officiel tenace ne pourrait le faire supposer. En 1949, Marie-Madeleine Martin publie à Genève une anthologie des écrits de Brasillach. A partir de 1952, de nouvelles éditions de ses romans paraissent dans plusieurs clubs du livre belge. Enfin, en 1956, Pol Vandromme fait paraître chez Plon une première monographie : *Robert Brasillach : l'homme et l'œuvre*. C'est surtout de l'œuvre du romancier qu'il s'agit.

Il est trop tôt pour faire plus que toucher à d'autres aspects encore brûlants de la carrière de Brasillach. De même, la partie biographique passe à peu près sous silence l'homme politique.

L'année suivante, la *Bérénice* de Brasillach est jouée avec succès au théâtre de plein air d'Avenches, en Suisse. Reprise à Paris sous le titre de *La Reine de Césarée*, la pièce doit être abandonnée au bout d'un mois, par suite d'une série de violentes manifestations de militants d'extrême-gauche, qui réussissent à en faire interrompre la représentation publique. Dès la générale, des manifestants brisent les vitres du théâtre. On crie : « Brasillach au poteau ! » Toute la presse parisienne prend partie pour ou contre *La Reine de Césarée*. Personne ne nie la qualité littéraire de la pièce, mais Bérénice, la reine de Césarée, est juive. Paulin, jeune garde de Titus dont la xénophobie s'exprime en arguments anti-sémites, tente de convaincre son maître de la quitter. La controverse se centre sur le personnage de Paulin : celui-ci est-il, oui ou non, le porte-parole de Brasillach ? Douze ans semblent s'effacer d'un seul coup. Les haines partisans s'affrontent de nouveau comme en 1945. Or cette pièce, écrite en 1940, alors que son auteur venait d'être fait prisonnier par les Allemands, n'est aucunement une œuvre de propagande fasciste ou anti-sémite. Brasillach, dans son *Journal d'un homme occupé*, l'évoque en 1944, comme :

« ...une pièce sur Bérénice, que j'avais envie d'écrire depuis la classe de seconde, fondée sur les deux faits historiques que Bérénice était juive et qu'elle avait quatorze ans de plus que Titus. La fameuse rupture a été en somme la conclusion logique d'une liaison trop longue entre un Chéri et une Léa, en même temps qu'un drame de la race » (1).

L'appartenance des deux personnages principaux à des « races » différentes, qu'ils représentent d'autant plus

(1) Robert Brasillach, *Journal d'un homme occupé*, Œuvres complètes de Robert Brasillach, abrégé ci-après en OCRB, Paris, Les Septs Couleurs, 1963, Vol. VI, pp. 426-427.

par suite de leur rang, est bien l'un des éléments du conflit. Cette différence ethnique remplace la raison d'état des versions cornélienne de racinienne. Il serait vain de ne pas vouloir admettre que les préjugés de l'auteur transparassent. Tout en exprimant sa sympathie et son admiration pour la belle reine juive, il peint celle-ci de façon stéréotypée, qu'il fasse allusion à la poésie biblique, au charme oriental mystérieux qui la caractérise, ou à la réputation faite aux Juifs de savoir manœuvrer pour s'immiscer dans les milieux influents et de pousser les puissants à agir en leur faveur. Le personnage de Paulin, tout aussi stéréotypé, est, contrairement à celui de Bérénice, peint entièrement de l'extérieur, avec une ironie amusée, et Bardèche n'a sans doute pas tort de penser que ce ton irrévérencieux aurait attiré des ennuis à son auteur, s'il avait tenté de faire jouer sa pièce sous l'occupation, Paulin est le jeune Nazi plein de fougue, sympathique malgré ses œillères, son intransigeance, son racisme simpliste et son puritanisme, mais incapable de comprendre certains problèmes humains plus importants pour le Brasillach de ce temps-là — et pour Titus, son véritable porte-parole — que l'action politique. Le sujet central de la pièce demeure celui de l'amour le plus profond, menacé par le temps et la perte de la jeunesse. Le « problème juif » posé en toile de fond donnait surtout au dramaturge un moyen facile de rendre en termes actuels l'attitude romaine vis-à-vis des étrangers. N'importe, Sartre lui-même, ne retenant de la pièce que les « intentions anti-sémites » représentées selon lui par les propos de Paulin, accuse la préfecture de police de partialité envers la droite pour en avoir seulement interdit les représentations publiques, bien que *La Reine de Césarée* n'ait pas survécu plus de quelques jours à cette interdiction. « La véritable liberté du théâtre », conclut-il, « commencera d'exister le jour où on l'aura arraché des mains bourgeoises pour le donner à tous » (2).

La « bataille de Bérénice » aura eu au moins le résultat d'inspirer à Jean Madiran son *Brasillach*, qu'il publie un

(2) Jean-Paul Sartre, « Quand la police frappe les trois coups », dans *France-Observateur*, 28 novembre 1957.

an plus tard, en 1958. Dans cet ouvrage, Madiran s'attache surtout à laver Brasillach des accusations portées contre lui à l'occasion de la représentation de sa pièce, à définir ce qu'avait été son anti-sémitisme et son maurrassisme, et à dégager en lui le poète chrétien. De son côté, Maurice Bardèche continue à faire éditer ou ré-éditer de nombreux ouvrages de son beau-frère. De 1963 à 1966, il annote et publie les douze énormes tomes de ses *Œuvres Complètes*, préfacés par Marcel Aymé, Jean Anouilh, Thierry Maulnier, René Clair et Henri Massis. A partir de cette date, les études sur Robert Brasillach se multiplient.

A cause des circonstances de sa mort, c'est surtout à l'accusé et à l'écrivain fasciste que l'on s'intéresse d'abord et que l'on continue de s'intéresser jusqu'à présent. On étudie son « cas » dans le contexte juridico-historique de l'Epuración et des tribunaux d'exception créés en 1944 pour juger les nouveaux crimes et délits politiques. *L'Histoire de l'Epuración* (1967-1969), de Robert Aron, et *Un Procès de l'Epuración : Robert Brasillach* (1973), de Charles Ambroise-Colin, comptent parmi les plus intéressants de ces ouvrages. On étudie son œuvre et sa vie dans le contexte du fascisme. Entre autres, trois livres d'auteurs français et deux d'auteurs étrangers montrent l'intérêt qu'offre ce sujet. Ce sont : *Le Romantisme fasciste*, de Paul Sérant (1960) ; *Les Fascismes français 1923-1963*, de Plumyène et Lasierra (1963) ; la thèse du Finnois Tarmo Kunnas : *Drieu la Rochelle, Céline, Brasillach et la tentation fascistes* (1972) ; celle de J.-M. Dioudonnat : *Je Suis Partout 1930-1945* (1975) ; et enfin, *The Fascist Ego : A Political Biography of Robert Brasillach*, de l'Américain William R. Tucker (1975).

Mais au-delà de l'écrivain politique, on redécouvre aussi le critique et le romancier, le poète de Paris et le poète tout court. Après l'excellente introduction à l'œuvre et à la vie de Brasillach qu'est l'ouvrage de Pol Vandromme, le romancier fait l'objet de deux nouvelles monographies : celle de René Pellegrin, *Un Ecrivain nommé Brasillach* (petit livre bien intentionné qui n'est guère plus qu'un hommage au « poète assassiné »), en 1965, et trois ans plus tard,

celle de Bernard George, *Robert Brasillach*, qui constitue la première étude thématique des romans, et ouvre la voie à plusieurs thèses et mémoires de licence. En 1972, Gérard Sthème de Jubécourt fait paraître *Brasillach, critique littéraire*, première étude sur l'œuvre de critique et d'histoire littéraires laissée par Brasillach. Enfin, Fausta Garavini publie à Rome, en 1974, *I sette colori del romanzo*, une étude sur ses techniques narratives, où se trouve analysé en particulier le thème du temps.

D'autres études ont été faites ou sont actuellement en préparation, mais les titres et dates cités plus haut indiquent déjà que l'œuvre de Brasillach continue à vivre. En tant que critique, son importance est universellement reconnue. La plupart des universités en France et à l'étranger possèdent son *Corneille* (1938) dans leurs bibliothèques (3). Son premier long essai critique, *Présence de Virgile*, bien qu'on ait tendance à le sous-estimer en le classant trop sommairement dans le genre des biographies romancées, et bien que l'auteur y accentue surtout les traits virgiliens où il se retrouve lui-même, demeure une des introductions les plus vivantes à l'œuvre et à la vie du poète latin. Ses essais pénétrants sur le théâtre et la littérature de l'entre-deux-guerres (*Animateurs de théâtre, Les Quatre Jeudis, Portraits*) peuvent toujours être consultés avec profit par tous ceux qui s'intéressent à cette époque. En ce qui concerne le mémorialiste, on peut faire certaines réserves sur la valeur des chroniques politiques, trouver naïve l'admiration qu'il porte au jeune chef du parti rexiste belge dans son court essai, *Léon Degrelle et l'avenir de Rex* (1936) ou aux combattants franquistes mis en scène dans *Les Cadets de l'Alcazar* (chronique écrite la même année en collaboration avec Henri Massis) et dans *l'Histoire de la guerre d'Espagne* (écrite en 1939 en collaboration avec Maurice Bardèche. Ces ouvrages valent cependant en tant que documents, mal-

(3) Un des sujets de dissertation proposés aux élèves des classes terminales à Toulon en juin 1973 montre que cet ouvrage est toujours consulté par les étudiants : « Robert Brasillach appelle **Horace** une tragédie de collège. Commentez. » Ce renseignement est relevé dans le bulletin N° 61 de l'Association des Amis de Robert Brasillach, 21, juin 1973, p. 4.

gré leur parti-pris évident. Quant à l'œuvre du mémorialiste non politique (je pense ici surtout à *Notre Avant-guerre*, chronique que Pol Vandromme appelle « la meilleure biographie de Brasillach ») (4), elle est non seulement un témoignage sur une génération de Normaliens et leur époque, mais sur la jeunesse de tous les temps, et n'a rien perdu de son intérêt. Les nombreuses rééditions des romans enfin, en particulier celles du Livre de Poche (qui, outre six romans, a également publié *Notre Avant-guerre*) suffisent à montrer que trente ans plus tard, ceux-ci ne manquent toujours pas de lecteurs.

Bien des choses restent à dire sur ces dix romans et « semble-romans » (5), dont huit seulement ont été publiés. Écrits de sa dix-septième à sa trente-sixième année (si l'on exclut le manuscrit perdu rédigé par Brasillach entre quinze et seize ans), tous plus ou moins autobiographiques, ils révèlent le monde intérieur de leur auteur et résument la plupart des aspects de son œuvre. Leur qualité littéraire (6) atteint parfois celle d'ouvrages contemporains reconnus parmi les meilleurs et l'on peut seulement regretter que cette œuvre soit restée celle d'un jeune écrivain à peine arrivé à son épanouissement. Brasillach le polémiste, s'est souvent laissé aller à déformer sa pensée en l'exagérant. Le critique, malgré le don de sympathie qui lui permettait de déceler et de traduire les ressorts profonds d'une œuvre ou d'un auteur, comme c'est le cas en particulier pour son *Corneille*, tente cependant de respecter la distance imposée par l'analyse, bien qu'il n'y parvienne pas toujours. On peut en outre lui reprocher parfois une certaine partialité, surtout dans sa critique journalistique. Le chroniqueur, de même, ne pouvait quitter tout-à-fait son rôle de témoin. Le poète

(4) Pol Vandromme, **Robert Brasillach : l'homme et l'œuvre**, Paris, Plon, 1956, p. 58

(5) Le terme est de l'auteur lui-même et désigne des récits où l'autobiographie est à peine transposée dans une forme romanesque.

(6) L'étude thématique de Bernard George, **Robert Brasillach**, Paris, Ed. Universitaires, Collection Classique du XX^{ème} siècle, 1965, et celle de Fausta Garavini, **I sette colori del romanzo**, Brasillach, dégagent cette qualité.

enfin, ne s'est vraiment révélé qu'en face de la mort, et cela aussi est une limite en même temps qu'un aboutissement. Mais dans le genre romanesque, si souple et si mal défini, Brasillach a révélé toutes les facettes dont chacun des autres modes d'écriture ne montrait qu'une partie.

Pour Robert Brasillach, écrire était une fonction naturelle. Dès sa première adolescence, il semblait éprouver le besoin constant de transcrire ses pensées, ses sentiments, ses émotions. Sa facilité était extraordinaire, et ceux qui l'ont connu l'évoquent, par exemple, rédigeant en dix minutes, sur le coin d'une table de café, un article à paraître pour le lendemain, sans cesser pour autant de participer à la conversation qui se déroulait autour de lui (7). Aussi la rédaction d'un nouveau roman était-elle souvent pour lui un déassement de ses autres occupations littéraires, en même temps qu'un moyen de rentrer en soi-même, de s'éloigner spirituellement, pourrait-on dire, d'une vie parfois trop remplie, trop extérieure, et de retrouver ses songes. Son roman le plus complexe et le plus secret, *Comme le Temps passe...*, est justement celui dont Bardèche dit que son auteur « dès les premières pages... nage dans les grandes eaux du fleuve Souvenir » (8). À un degré moindre, ceci pourrait se dire de tous ses autres romans. À travers tous ses personnages principaux, et souvent secondaires, à travers les lieux mêmes qu'il décrit, Brasillach, plus encore que la plupart des romanciers, parle de lui-même. Il retourne sans cesse à sa jeunesse, à son enfance, à ce passé qui le hante et jamais ne cesse de vivre en lui. Or une telle plongée ne s'effectue pas seulement dans le temps, mais atteint parfois la zone intemporelle de l'Inconscient ou du Pré-conscient. Elle fait alors surgir des thèmes, des images, symboles révélateurs des angoisses et des sentiments confus qui restent le plus souvent enfouis en chacun, au plus secret de l'enfance, et ne se retrouvent que par le rêve et en ces rares instants fantastiques où le temps s'abolit, et où tout ce qui est exté-

(7) Suzanne Bardèche, communication, mars 1976.

(8) Maurice Bardèche, Avant-propos, à *Comme le Temps passe...*, OCRB II, p 7.

rieur cesse soudain d'exister et de brouiller la perception intuitive, jamais tout à fait formulée, d'un fragment du Moi le plus intime, surgi soudain, comme l'univers de Combay, d'une tasse de thé et d'une petite madeleine.

C'est de ce Moi secret, à la limite du Conscient et de l'Inconscient, que paraissent sourdre les thèmes les plus constants de Robert Brasillach, dont le domaine privilégié est celui de la sensibilité et de la sensation. Aussi la lecture de ses romans est-elle tout d'abord un voyage de découverte d'un monde intérieur. L'auteur guide le lecteur à travers sa recherche du temps perdu, dans un univers où les faits comptent peu à côté des songes et des souvenirs, et où la poésie le dispute sans cesse au roman.

Plus on s'avance dans cet univers, plus on remarque la répétition de certains thèmes et images, le dédoublement et la réapparition, parfois logiquement inexplicables, de certains personnages, l'angoisse sous-jacente qui donne à la gaieté, à la légèreté, à la jeunesse primesautière peintes à la surface une résonance presque tragique. L'intégration de ces nuances et contrastes paraît indispensable à la cohésion de l'œuvre, car on en retrouve l'écho chez le critique et le polémiste comme chez le chroniqueur et le poète. Comment y parvenir ? Comment concilier aussi certains aspects contradictoires de cette œuvre, tels que la virulence de ton du polémiste et la douceur, la tendresse du poète de l'enfance et de la jeunesse, la désinvolture envers toute autorité et l'enthousiasme exprimé pour l'un des régimes les plus autoritaires qui aient jamais existé ?

Aucune des études d'ensemble publiées jusqu'à maintenant n'y parvient tout à fait. Pol Vandromme s'en approche. Il trace de l'homme et de l'œuvre un portrait vivant et sensible, mais passe à peu près sous silence certains côtés de l'œuvre qui pourraient paraître dissonnants et certains traits de l'homme qui permettraient peut-être de le voir plus en profondeur. Il dégage surtout les liens existant entre la biographie et l'œuvre romanesque, éclaire les sources biographiques de nombreux personnages et intrigues romanesques. Gérard Sthème de Jubécourt, dans son examen de

Brasillach critique, ne manque ni de perspicacité, ni d'intuition, mais s'en tient à un portrait impressionniste de celui qu'il considère comme un critique impressionniste. William R. Tucker, qui cherche à expliquer Brasillach par sa seule appartenance politique, pêche par manque de compréhension et de sympathie, et malgré une excellente documentation, donne une image déformée et simplifiée de son sujet. Pour lui, Brasillach demeure un éternel adolescent, un égoïste qui — contrairement aux marxistes — ne montre aucune compassion envers l'humanité souffrante, tournant plutôt ces souffrances en dérision, un arriviste qui se range du côté du plus fort par ambition. William R. Tucker ne comprend ni ce que l'humour, la désinvolture et le sens de la cocasserie de Brasillach recouvrent de sensibilité et de compassion réelle, ni la part d'exagération qui fait partie de la tradition polémique en France, ni la disproportion entre le risque à courir et les avantages à retirer pour un journaliste prenant ouvertement parti pour une politique haïe par la majorité de ses compatriotes. Surtout, il ne semble guère connaître l'œuvre du romancier qui aurait dû apporter un correctif à l'image qu'il se fait du journaliste politique.

Fausta Garavini, par contre, réussit une synthèse convaincante entre le fasciste et le romancier. Elle montre comment l'adhésion de Brasillach au « mythe du fascisme » (9) est liée à son amour de la jeunesse et de l'amitié, le fascisme étant surtout pour lui un mouvement de jeunesse international — « l'amitié entre jeunesse de toutes les nations réveillées » (10) — base propre à construire un monde nouveau, analogue donc au communisme, envers lequel il éprouve d'ailleurs une certaine attirance. Elle montre aussi comment, à partir des *Sept Couleurs* (1939), la prise de positions politiques de Brasillach va de pair avec un changement dans certaines de ses techniques narratives (en particulier dans son abandon relatif d'une tournure souvent employée jusqu'alors pour indiquer la notion du « regret futur », c'est-à-

(9) Fausta Garavini, *I sette colori del romanzo*, Rome, Bulzoni (Biblioteca di cultura, N° 38), 1973, p. 9.

(10) *Ibid.* p. 10.

dire de la nostalgie anticipée d'un présent projeté dans l'avenir où il sera devenu passé (11). Elle observe qu'à partir de ce moment, les romans montrent une nouvelle orientation compatible avec un idéal révolutionnaire, un mouvement vers l'avenir, et non plus vers le passé. Elle trace ainsi un itinéraire romanesque parallèle à l'itinéraire politique, qui culmine avec le roman inachevé, *Les Captifs* (1940-1941), les deux derniers romans qui le suivent étant un retour aux thèmes anciens. *I sette colori del romanzo* n'explique cependant pas de façon satisfaisante les raisons de ce retour, Fausta Garavini se contentant de voir dans ces deux ouvrages des œuvres de commande, destinées surtout à remplir les colonnes des feuillets de *Je Suis Partout* et de *Révolution nationale*.

Par ailleurs, les perspectives qu'a ouvertes en critique la psychanalyse permettraient sans doute d'atteindre une vision plus cohérente d'une œuvre aussi diverse que celle de Brasillach, et d'en mieux déceler l'unité interne et l'évolution. La récurrence de certaines images (l'île bienheureuse, par exemple), de thèmes comme ceux, parmi d'autres, de l'orphelin, de la mort précoce, du retour en songe à la mère et au paradis perdu de l'enfance, du conflit entre l'amour et l'amitié, invite à un tel examen. Car elle révèle l'existence d'un conflit inconscient qui cherche à s'extérioriser par la projection de ces thèmes et images.

Depuis les études de Freud sur Léonard de Vinci (12), d'Otto Rank sur Don Juan (13), de Marie Bonaparte sur Edgar Poe (14), le travail de l'Inconscient dans la création artistique est de plus en plus reconnu. La brillante étude des thèmes du voile et de la transparence dans l'œuvre de

(11) *Ibid.* Cette technique se trouve analysée au chapitre IV, intitulé « Le regret futur », et la phrase suivante peut lui servir d'exemple : « Il semblait à Brigitte que toute sa vie, elle se rappellerait ce jour fait de rien... » (*La Conquérante*, OCRB, III, p. 109).

(12) Sigmund Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, N. R. F., 1927.

(13) Otto Rank, *Don Juan. Une étude sur le double*, Paris, Payot, 1932.

(14) Marie Bonaparte, *Edgar Poe*, Paris, Denoël et Steele, 1933.

Rousseau, faite par Starobinski (15), celle de Roland Barthes, *Sur Racine* (16), (ainsi d'ailleurs que le livre de Charles Mauron, *L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine* (17), dont Barthes s'inspire), qui poursuivent ces explorations du rôle de l'Inconscient dans la création littéraire, éclairent d'une lumière nouvelle les œuvres ainsi analysées.

Mauron part du principe que toute création artistique est le résultat d'un effort inconscient pour extérioriser le mythe personnel de son créateur, autrement dit, une sorte d'auto-psychanalyse. Tout individu possède son mythe personnel, résultat de sa structure psychique (ce concept se substituant à celui de personnalité), et à travers ce mythe, il perçoit et transforme les extérieurs qui le touchent d'une façon qui lui est particulière. Il les aime en somme comme un champ de force magnétique aimante et donne à la limaille qui l'atteint une forme qui lui est propre, toujours la même. Pour l'écrivain, cette transformation donne naissance aux thèmes et images sans cesse repris à travers l'œuvre, à la manière d'un motif musical.

Bien que la personnalité ou structure psychique d'un individu soit formée dès l'enfance, ce même individu continue à se développer tout au long de sa vie. Sa structure subira donc des modifications, des changements d'orientations qui, s'il est artiste, doivent se retrouver dans l'œuvre qu'il crée et qui le reflète. L'œuvre entière d'un écrivain, envisagée sous cet éclairage, se met à ressembler en somme à un psychodrame, dans lequel chaque ouvrage particulier devient un acte ou une scène dans le déroulement cohérent du drame total.

(15) Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, Paris, Plon, 1957.

(16) Roland Barthes, *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963.

(17) Charles Mauron, *L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, Aix-en-Provence, Faculté des Lettres, 1957. « On connaissait déjà, de M. Charles Mauron, *L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, ouvrage de base auquel M. Barthes reconnaît honnêtement sa dette. » Pierre-Henri Simon, *Diagnostic des lettres contemporaines*, Renaissance du livre, 1966, p. 403.

Tout en reconnaissant qu'elle apporte une façon originale et neuve de lire les œuvres auxquelles il l'a appliquée, on a fait de nombreuses critiques à Charles Mauron sur sa méthode. Gérard Genette l'accuse de dogmatisme (18). Il pense avec Roland Barthes que « la psychanalyse est un *langage critique* parmi d'autres, un *système de lecture* non plus neutre, non plus objectif qu'un autre », et que Mauron n'a rien à gagner en refusant d'admettre que sa lecture, « comme toute lecture /est/ déjà par elle-même un choix, et que les « relations » qu'il « découvre » entre les textes /sont/ dans une large mesure des relations construites par son attitude de lecture » (19). L'objection me paraît valable. Toute lecture est sélective parce que tout lecteur possède, lui aussi, son « mythe personnel », son orientation propre qui provient de son inconscient et lui fait percevoir une œuvre d'une certaine façon. Cela ne signifie pas cependant que cette perception soit fautive, parce que forcément subjective.

Robert Greer Cohn adresse à Mauron un autre reproche (20). Selon lui, Mauron, plus soucieux de prouver sa théorie que d'examiner impartialement son sujet (Mallarmé), croit inconsciemment pour celui-ci la signification de nombreux thèmes et métaphores dont le poète est, au contraire, parfaitement conscient, puisqu'il y fait allusion dans sa correspondance. Cohn ajoute cependant que dans les écrits de jeunesse de Mallarmé, il est moins facile de dégager ce qui est conscient de ce qui ne l'est pas. Peut-être faut-il se souvenir ici que pour Mauron une œuvre artistique est une tentative d'auto-analyse faite par le Moi créateur, qu'il distingue, comme Proust, du Moi social. Le Moi créateur joue donc le rôle du psychanalyste. Si, par l'œuvre d'art, il réussit à extraire de l'inconscient les fantasmes qui se trouvent à l'origine de celle-ci, on peut supposer que le Moi social en prendra à son tour conscience. Mais la question demeure

(18) Gérard Genette, « Psycholectures », *Critique* (octobre 1963), p. 871.

(19) *Ibid.*

(20) Robert Greer Cohn, « Mauron ou Mallarmé », *MLN* (décembre, 1963), pp. 520-526.

cependant de savoir comment le psychocritique peut démêler avec certitude ce qui est apporté au moins à demi-conscient dans l'œuvre de ce qui ne l'est pas. Les transformations subies dans les rêves par les désirs sentis comme coupables offrent au moins un critère pour répondre à cette question. En effet, plus un désir inconscient engendra de culpabilité, plus il se déguisera dans le rêve aussi bien que dans la création artistique (si l'on admet que la création artistique participe du mécanisme onirique). Si, dans une œuvre littéraire, une situation se répète, comme c'est, ainsi que nous le verrons, le cas pour Brasillach, dans laquelle, par exemple, une image de mère devient une menace pour l'enfant, lequel essaye par tous les moyens, même les plus violents, de s'y soustraire, et si dans la vie de l'auteur de ce scénario, il existe au contraire un attachement très étroit et positif avec une figure maternelle, il est permis de penser que la partie négative de l'ambivalence exprimée par les personnages n'est pas consciente pour leur auteur. Peut-être, ainsi que le propose Marcel Aymé (21), y a-t-il deux sortes d'écrivains : ceux qui le deviennent par accident et ceux qui le sont par vocation (parmi lesquels il range Brasillach) ; ceux qui évitent de parler d'eux-mêmes et ceux qui plongent sans cesse dans leurs souvenirs, leurs rêves, leur enfance. Au moins pour les seconds, il est difficile de ne pas supposer que le besoin de création vient du plus profond de l'être, qu'il correspond à un besoin d'extérioriser ses hantises, d'exorciser ses fantômes. Comment, dans ce cas, ne pas penser que la véritable source de la création a un caractère onirique et que, comme les rêves, elle doit sourdre d'une région située au-dessous de la conscience, laquelle ne fait que traduire en clair ce qui lui est suggéré par des éléments affectifs plus profondément enfouis. Brasillach, d'ailleurs, semble partager ce point de vue. Dans une de ses causeries littéraires de l'*Action Française*, il remarque en effet à l'occasion d'un nouveau roman de Constantin-Weyer, *Une Corde sur l'abîme*, paru en 1933, que cet ou-

(21) Marcel Aymé, Préface à l'œuvre romanesque de Robert Brasillach, *OCRB I*, pp. XV - XVI.

vrage est en partie « la transposition des romans d'aventures qui exaltent les garçons de quatorze ans. » « M. Constantin-Weyer revendique formellement cette parenté dans sa préface, ajoute Robert Brasillach, et il a raison... d'abord parce que chaque écrivain, au fond, ne fait que *traduire d'une manière personnelle son expérience propre à l'aide des matériaux que lui ont apportés ses songes et ses livres d'enfant, qu'ils soient d'aventure ou de rêve* » (22).

Cette observation me paraît signifier sans nul doute que pour Brasillach, la création littéraire s'alimente aux sources provenant de l'enfance et du rêve plus qu'à toute autre source extérieure. Aussi, en dépit des objections et réserves citées, une interprétation psychanalytique me semble-t-elle capable d'éclairer une œuvre comme la sienne, dans laquelle la répétition si fréquente de certains thèmes et images peut logiquement faire supposer qu'elle provient non seulement de songes et de lectures d'enfant, ainsi que le dit Brasillach lui-même, mais de hantises qui cherchent à s'exprimer.

Pour parvenir à cette interprétation, je tenterai donc de déceler ces sources inconscientes et de dégager leur signification, en suivant au moins dans ses grandes lignes le plan de travail adopté par Mauron dans son étude sur Racine (23), à savoir :

1. Examiner l'œuvre dans sa totalité, afin d'en dégager les thèmes récurrents, révélateur du « mythe personnel » qui leur donne naissance.

2. Vérifier la structure qui se dessine ainsi (et doit correspondre à la structure psychique de l'auteur) à l'aide des données biographiques connues.

3. Retournant alors de l'auteur à l'œuvre, suivre les transformations subies par les thèmes. Ces transformations

(22) Robert Brasillach, « Causerie littéraire », *Action française* (28 décembre 1933). (C'est moi qui souligne).

(23) Charles Mauron, *L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*.

devront aussi correspondre à l'évolution de l'œuvre et de son auteur, et la biographie servira toujours à vérifier les hypothèses.

Comme il n'est pas possible ici d'examiner tous les aspects d'une œuvre aussi vaste que celle de Brasillach, cette étude portera surtout sur les romans et « semble-romans », c'est-à-dire sur les ouvrages dont le genre est un de ceux qui laisse le champ le plus libre à son imagination et montre clairement les apports de la vie personnelle. Comme il n'est pas non plus possible d'isoler arbitrairement ces romans des pièces, essais, chroniques ou mémoires, correspondance, poèmes et même écrits politiques de leur auteur, lesquels reflètent les mêmes constantes, il sera souvent fait appel à ceux-ci pour éclairer son œuvre romanesque.

Il s'agira donc, en premier lieu, d'examiner dans leur ensemble, les dix romans achevés ou inachevés, imprimés ou manuscrits, écrits par Brasillach de sa dix-septième à sa trente-sixième année, pour en dégager les thèmes ou images qui, par leur fréquence et leur répétition, peuvent être qualifiés d'obsédants, et de déceler la structure psychologique qu'ils expriment et qui les lient. La lecture de ces dix ouvrages révélant d'ailleurs que les plus importants de ces thèmes et images apparaissent avec le plus de clarté dans la première phase romanesque, constituée par les manuscrits de jeunesse inédits et le premier roman publié, l'analyse détaillée de ceux-ci fera l'objet de la partie suivante de cette étude, aboutissant à l'identification du mythe personnel de l'auteur. Parmi ceux-ci, deux inédits, *Lazare* et *Opaque*, ne seront que sommairement examinés, parce qu'ils ne représentent que des ébauches trop fragmentaires.

Robert **POULET**.

Itinéraire intellectuel d'un fasciste

INTRODUCTION

Au moment où la presse internationale, cet été, a parlé, sous les prétextes que l'on sait, à tort et à travers de l'existence d'un fascisme européen dont elle est incapable d'analyser les racines, et qu'elle se contente de calomnier, rien ne paraît plus utile que de relire le très beau texte (1) qui suit. Il s'agit du préambule d'un essai inédit, itinéraire intellectuel de l'auteur de « J'accuse la bourgeoisie », que nous espérons voir bientôt publié. Robert Poulet l'écrivit « à chaud », en prison, en 1948. Il est bien sûr inutile de présenter Robert Poulet à la plupart de nos lecteurs. Ses derniers ouvrages ont été analysés dans cette revue (2), et ceux qui lisent *Rivarol* et *Ecrits de Paris* (3) l'admirent tout autant que nous. Mais nos camarades les plus jeunes n'ont peut-être pas tous conscience de la dimension de son œuvre : ces quelques notes leur sont donc destinées.

Pour connaître l'homme — exemplaire par son courage et la rectitude de sa pensée, il est indispensable d'avoir lu « Ce n'est pas une vie » (1976, Denoël). Robert Poulet, écrivain pudique, s'est seulement décidé à écrire et à publier à 82 ans ces mémoires discontinus et fragmentaires dont on aimerait qu'ils aient une suite, et nous en explique la genèse : « Non, ce n'est pas ma vie que je raconte. Tout au plus un épisode de ma vie, tel que je le retrouve dans ma mémoire, mêlé à d'autres souvenirs, à d'autres épisodes, les uns antérieurs, les autres postérieurs à cette crise. » Par crise, il entendait sa condamnation à mort en 1945 par un

(1) Paru dans une première version en 1956 dans la « Parisienne » numéros 37 et 38.

(2) Voir notamment *Défense de l'Occident* juillet 1976 n° 140, l'importante étude d'Eric Lestriant : Les impertinances de Pangloss.

(3) A noter également la collaboration de Robert Poulet depuis 1957 au journal satirique PAN qui paraît à Bruxelles (chroniques « Plumes de Pan » signées Pangloss, reprises dans « Billets de sortie », et depuis 1968 les articles de « Valeurs Actuelles » et « Spectacle du Monde »).

tribunal militaire belge. Victime d'une erreur judiciaire, l'accusé n'avait pas voulu invoquer publiquement la caution secrète que lui aurait donné son souverain, qui se garda bien d'intervenir. Il attendit 1014 jours sa grâce et demeura en prison 7 ans. Ecrivain d'origine belge, Robert Poulet dans cet ouvrage explique les causes et les conséquences de la folie « épuratoire » qui saisit ce pays en 1944-1946 (4), à travers la révoltante injustice de son cas personnel, tout autant qu'il se remémore les moments les plus singuliers de sa vie — militaire, ce fût un officier de corps francs en 14-18 d'une folle témérité, — timide, ce furent les expériences de l'usine, de l'agriculture — et enfin ses débuts littéraires, journalistiques, cinématographiques ; grand portraitiste, Robert Poulet se souvient des figures du monde littéraire et politique qu'il a connu, et ce n'est pas le moindre charme de ce livre que de rencontrer au hasard des pages Degrelle, de Man, Colin, aussi bien que Drieu, Céline ou Cocteau... Ce livre, malgré la description d'événements tragiques, n'a rien de mélancolique : bien au contraire, gaieté, nervosité du récit, verdure du propos ne sont pas sans rappeler les souvenirs que Blaise Cendrars avait écrits dans « La Main Coupée » et « Bourlinguer ».

*
**

Romancier, poète, essayiste, dramaturge, enfin critique littéraire — un des premiers de notre temps — l'univers littéraire de Robert Poulet est vaste. Ses débuts de critique littéraire remontent à 1913 (dans des journaux d'étudiants), puis après la grande guerre, en 1921 (dans les revues d'avant-garde). Il devint par la suite, jusqu'à la cassure de 1944, un des journalistes les plus écoutés de la presse belge. Peu après son installation en France en 1951, et le début de sa nouvelle carrière littéraire, il collabora aux « Ecrits de Paris », et dès 1953, « Rivarol » accueillit sa rubrique « Les livres et la vie » qui fait lire cet hebdomadaire à bien des in-

(4) Paul Sérant dans « les vaincus de la Libération » (R. Laffont) a également donné d'utiles renseignements sur l'épuration en Belgique, en deça de la vérité, semble-t-i.

différents à l'actualité politique. Un petit nombre des quelques 1200 articles parus dans « Rivarol » ont été réunis dans la « Lanterne Magique ». Nous attendons la suite... Ces articles représentent bien plus et bien autre chose qu'un simple commentaire de l'actualité littéraire. À propos de l'analyse d'un ouvrage, Robert Poulet nous fait part de ses réflexions personnelles, et fait comme il dit « de la littérature sur la littérature » : les chroniques de ses dernières semaines étaient par exemple consacrées au sport, au temps des assassins, à la croyance et aux convictions (5).

Il a d'ailleurs dans une récente étude (6), fait part à ses lecteurs de sa conception de la critique qui n'est pas sans rappeler celle de Brasillach. Les observations de Maurice Bardèche à propos de Brasillach critique (7) pourraient tout aussi bien convenir à Robert Poulet. « La critique de Robert Brasillach est résolument impressionniste. Chez lui, tout est réaction personnelle. Il juge, mais sa critique le juge. C'est sa personnalité, c'est sa sensibilité toute entière, c'est sa qualité humaine et même, plus qu'on ne croit, sa qualité créatrice qui sont engagées dans sa critique. »

L'œuvre romanesque de Robert Poulet mériterait une longue étude en raison de sa richesse et de sa complexité. À un premier niveau très général, ses romans pourraient se définir comme des études consacrées aux puissances de l'imagination. Romans de la création (Hanedji) ou de la révélation (Les Ténèbres, Prélude à l'apocalypse, Les sources de la vie, Histoire de l'être) qui traversent les chemins de l'invisible, ceux qui les ont lus en conservent le souvenir d'un univers d'une originalité sans équivalent. Originalité qu'on retrouve dans son œuvre théâtrale et poétique pu-

(5) Rivarol N^{os} 1533-1534 et 1536 des 10-17 et 31 juillet 1980.

(6) Ecrits de Paris, décembre 1979, n^o 397.

A noter que cette même revue a publié (n^o 271, juillet 1968), un extrait de la thèse de Jacques Caréon, présentée à la Faculté de Philosophie romane de l'Université de Louvain, consacrée à Robert Poulet, sous le titre « Les chemins de l'invisible dans les romans de Robert Poulet ».

(7) Œuvres complètes de Robert Brasillach, T. VII, p. 153.

bliée trop discrètement et qu'il est hélas difficile de se procurer (8).

Les essais de Robert Poulet — qu'il appelle pamphlets — ont par contre obtenu une grande notoriété, de la série des « Contre », parue chez Denoël, à « J'accuse la bourgeoisie » (Copernic 1978). A propos de l'un d'eux, à notre avis le plus important (Contre la plèbe), Claude Elsen (9) écrivait :

« Voici un livre résolument non conformiste, plus passionnant que passionné. On veut dire que son auteur y développe, avec une lucidité tranquille et une froide rigueur, des vues qui sembleront « scandaleuses » à plus d'un. Robert Poulet y démontre l'absurdité, l'inconsistance et le danger des principes égalitaires en faveur dans le monde démocratique, selon lesquels il n'y aurait pas de différences de *valeur* ou de *qualité* entre les individus ou certaines catégories d'individus. Que ces différences soient « injustes », il se peut ; qu'elles existent n'est pas, pour autant, contestable — tout de même qu'« il est injuste que l'éléphant soit plus puissant que l'antilope, mais qu'il n'est pas possible de transformer une antilope en éléphant, animaux moins différents que ne le sont l'un de l'autre l'homme bien né et l'homme mal né. » Nier ces différences — et les conséquences logiques qui devraient en découler — aboutit à un nivellement par le bas de l'espèce humaine, de la société, de la culture (ou de ce qu'on appelle ainsi). Cela revient à nier toute notion de hiérarchie des valeurs, c'est-à-dire la notion même de valeur et de qualité. Il faut préciser que la « plèbe », telle que l'entend Robert Poulet, ne s'incarne pas dans une classe sociale particulière : ce serait trop simple. Au contraire, sous l'inévitable effet du principe égalitaire démocrati-

(8) Poème de la mort de Dieu (hors commerce) 1979.

Poèmes durs — La Pensée Universelle 1973.

La Rose d'acier — Ed. Dynamo.

Le premier volume de théâtre « Mars et Vénus » a paru aux Editions de La Colombe.

(9) Défense de l'Occident a rendu hommage à Claude Elsen (avril 1977, n° 147), mort en 1975, qui fût, sa vie durant, l'ami et le collaborateur de Robert Poulet. Condamné à mort par contumace à Bruxelles, en 1944, il parvint à s'exiler en France.

que ou démophile, la « plèbe » (c'est-à-dire l'ensemble des « déchets humains, dont l'abondance répond à la loi du gaspillage biologique ») est en expansion continue, elle s'étend à toutes les classes et impose sa loi dans tous les domaines. Faute d'en avoir conscience ou d'oser s'insurger contre le *tabou* de l'égalitarisme, notre espèce se condamne elle-même à finir dans une espèce d'apothéose lugubre de la médiocrité et de la vulgarité.

« On ne résume pas en quelques lignes un tel ouvrage, dont chaque page mérite et inspire de nombreuses réflexions. Tardives, nostalgiques et, sans doute, inutiles, le mal ayant atteint vraisemblablement un point de « non-retour », comme disent les aviateurs : c'est peut-être le triste privilège de l'homme (lucide) du milieu du vingtième siècle d'être le témoin désabusé et impuissant du « commencement de la fin » de l'aventure de son espèce dans ce qu'elle avait de noble et de stimulant pour l'esprit. Il lui reste à se réfugier dans ce que Montherlant appelait « le sourire de la pensée la plus profonde ». C'est à quoi l'invite Robert Poulet : *Contre la plèbe* (Denoël), n'est pas un vain prêche mais un diagnostic, rigoureux, impitoyable, irréfutable. »

L'œuvre de Robert Poulet, auteur d'une quarantaine d'ouvrages, n'est pas terminée. La passion de l'écriture qui l'habite lui a permis de mettre au point plusieurs livres qui vont paraître. Il nous a fait l'amitié de nous en donner les titres. Il s'agit tout d'abord de « quatre poèmes classiques » auxquels il attache beaucoup d'importance ; nous pourrions également bientôt lire la nouvelle version de ce « Prélude à l'apocalypse », histoire de la débacle de 1940 débouchant sur un monde fantastique, la « Conjecture », roman « gai et sérieux » écrit lors de son hospitalisation l'an dernier. D'autres ouvrages sont en préparation : Théâtre II, « Le génie est une aventure », « Cent portraits d'homme ». Une telle énergie confond. Cet homme de 87 ans, qui se tient droit, dont les propos révèlent une vivacité d'esprit, une culture, une étonnante curiosité, représente un type d'humanité rare. A l'intérieur du marécage dans lequel nous vivons, de telles figures nous sont chères.

Jean-Pierre De GUIBERT.



A l'origine de l'esprit fasciste, tel que nous l'avons connu, il y avait deux sentiments essentiels. Nous sentions que le grand problème de notre temps était le déclin irrémédiable de la société bourgeoise. Et nous sentions que la seule solution proposée — la solution socialiste — risquait de provoquer tôt ou tard l'effondrement des traditions spirituelles et morales.

A l'issue d'une guerre formidable, où la propagande a joué un grand rôle, et qui, comme toutes les guerres, mit aux prises des intérêts ou des passions cachés sous un masque d'idéologie, il est naturel qu'on porte quelque temps aux nues les principes qui se trouvaient inscrits sur les drapeaux des vainqueurs. La plupart des écrivains et des hommes d'Etat contemporains, parce que les puissances démocratiques ont triomphé des puissances totalitaires, semblent oublier que, déjà en 1900-1910, le procès de la démocratie était ouvert, et que tout le monde alors annonçait, attendait, souhaitait la faillite inéluctable du régime politique et social caractérisé par le capitalisme de spéculation, le parlementarisme, le libéralisme économique, le salariat non tempéré et le système des partis.

Que ce régime fût en pleine décadence, condamné par l'histoire, hors d'état de répondre aux nécessités nouvelles qui marquaient la fin d'un monde en expansion, cela n'était guère contesté de ce temps-là ; les contradicteurs de Sorel, de la Tour du Pin, de Maurras, etc., ne menaient plus qu'une bataille défensive. En tout cas, dans les milieux de la jeunesse intellectuelle, celui qui serait venu, entre 1920 et 1935, chanter les louanges de l'ordre établi aurait été accueilli par des huées. A cette époque, je n'ai pas rencontré un seul Occidental de moins de quarante ans qui, sans restriction, se dit fervent démocrate. Plus encore que la guerre de 1914-18, la crise économique de 1930 sonna le glas du conservatisme politique dans la jeune génération. Celle-ci eût pardonné au « système » les massacres et les destruc-

tions de l'immense bagarre, si cette épreuve avait été suivie d'une période de confiance et de prospérité ascendante. Le spectacle de dirigeants et d'experts affolés, débordés, empêtrés dans l'incohérence, s'épuisant en tentatives infructueuses et en prophéties démenties par les faits, nous fit définitivement admettre qu'il fallait changer les fondements mêmes de la société.

Tous les penseurs du début du XX^{ème} siècle condamnaient sévèrement les guerres entre nations, comme une survivance des temps barbares ; et jamais on ne s'était battu d'une manière plus acharnée et plus meurtrière ! Tous les hommes de cœur réclamaient un plus grand respect de la dignité humaine ; et on laissait se perpétuer une forme d'esclavage abominable, qui réduisait les travailleurs manuels à la condition la plus dégradante, en les frustrant partiellement du fruit de leurs efforts ! Les financiers et les techniciens chantaient le los d'une productivité de plus en plus ample, qui devait faire monter de plus en plus le « niveau de vie » ; et, pour des raisons inconnues, ces biens miraculeusement abondants ne se distribuaient pas dans les masses, où pourtant sévissaient çà et là pénurie et famine !

Une crise de la race.

Surtout nous avons la sensation d'une désagrégation irrésistible. Il nous semblait que peu à peu les destinées humaines échappaient à tout contrôle. Il était visible, par exemple, que les mécanismes économiques n'obéissaient plus à aucune volonté ni à aucune loi. L'une après l'autre toutes les ressources tirées de l'arsenal démocratique échouaient à retenir, à endiguer les hausses et les baisses ; et du chaos boursier naissaient le chaos industriel, le chaos agricole, le chaos moral ; les gouvernements en étaient réduits à payer les citoyens pour qu'ils ne produisissent pas, alors qu'à quelques milliers de kilomètres de là des peuples immenses manquaient de tout. Ces anomalies eussent été supportables à l'esprit si elles avaient été la conséquence d'une règle mal faite : on sentait qu'elles résultaient plutôt d'un lent effondrement de toutes les règles.

Ceux d'entre nous qui avaient le goût de la réflexion cherchaient la cause première d'un tel phénomène et se demandaient si tout ne venait pas des complications extraordinaires de la vie moderne. On ne pouvait plus attendre de ces forces, de ces besoins, de ces passions, de ces initiatives, servis par la plus puissante de techniques, qu'ils se misent d'eux-mêmes en équilibre, dès lors que le monde avait cessé d'être malléable et disponible. Après avoir longtemps débordé sur les continents neufs, animé des peuples endormis, organisé l'échange des biens inertes contre des jouissances immédiates, mais éphémères, l'énergie de la race blanche avait trouvé un fond, avait atteint un comble. Les courants économiques, politiques, militaires, avaient cessé de passer, parallèlement, des nations équipées et pourvues aux nations arriérées. L'impérialisme conquérant était encore un ordre ; l'impérialisme conservateur n'était plus qu'une mêlée d'appétits.

Pas de retour en arrière.

Quoi qu'il en fût de cette explication, la jeunesse de 1925-1935 sentait que les collectivités humaines avaient perdu leur stabilité et qu'il fallait trouver un moyen de les remettre en équilibre, sinon le monde allait avec une vitesse croissante à la catastrophe. D'autant que le désordre des institutions et des mœurs se reflétait dans les esprits. Deux Européens sur trois n'acceptaient plus les valeurs politiques, ne respectaient plus le pouvoir, n'étaient plus liés à l'ordre des choses par cette adhésion profonde et globale sans laquelle aucune société ne peut vivre. Il y a toujours des mécontents. Mais aux époques de stabilité le mécontentement porte sur l'application des principes, non sur leur légitimité. Pendant le premier tiers du XXème siècle, les principes qui soutenaient le régime capitaliste et démocratique n'étaient plus ressentis comme légitimes par la grande majorité des habitants de ce continent. Le changement profond qu'ils appelaient ne devait pas seulement remettre en état les mécanismes sociaux, empêcher l'écroulement de la vie nationale et internationale, mais encore ramener dans

l'esprit de chaque homme la confiance et la paix. Mais comment s'opérerait ce changement ?

Négligeons l'opinion de ceux qui voulaient corriger le système en accentuant ses défauts, et de ceux dont le vœu secret était de reconstituer l'« âge d'or » de 1840-80, sommet de l'oppression bourgeoise. Il est clair que, même en rétablissant la journée de travail de quinze heures pour les enfants de douze ans, en rendant aux industriels, aux financiers, aux oisifs enrichis, les privilèges sans contrepartie dont ils jouissaient grâce à la confiscation des fruits de la Révolution française, d'abord on n'aurait pas rétabli l'impression générale de justice et de légitimité, mais encore, sur le plan simplement pratique, on n'aurait pas obtenu une société en équilibre, une société qui fonctionne... Les conditions économiques et politiques s'étaient modifiées trop profondément. Pas une seconde les jeunes occidentaux d'après-guerre n'orientaient leur esprit vers une telle solution.

La solution socialiste.

Quelle était donc l'alternative ?... Jusqu'en 1920 on n'en voyait qu'une : le socialisme, devenu méthodique et scientifique. Né avec le scientisme des années 1850-1880, le marxisme participait de son intransigeance orgueilleuse et de sa grossièreté secrète. Puis il n'offrait pas une prise suffisante aux effusions et aux ferveurs qui constituent, avec certaines habitudes, la tradition d'une antique nation. Il est évident que, pour supprimer la plus-value et pour établir une société sans classes, les socialistes du type marxiste auraient fait bon marché du patrimoine moral qui, en définitive, alimente, ennoblit, enrichit l'existence quotidienne de millions d'Européens, les faisant vraiment héritiers des civilisations millénaires, éléments d'un tout auquel appartiennent aussi les cathédrales, les chefs-d'œuvres de la littérature, les façons de sentir, les usages, les croyances et les lois. L'exemple de la révolution russe montrait bien quelle sombre frénésie habite ces cervelles de théoriciens,

et combien peu ils font cas des innombrables nuances, tendances, préférences, accointances, délicatesses, finesses, auxquelles la destinée d'un vieux peuple est suspendue.

Certains d'entre nous s'accommodaient plus ou moins d'une telle humeur et se ralliaient volontiers à la politique de la table rase. A la plupart elle répugnait. Nous sentions qu'en renouvelant les cadres de la civilisation, il fallait en laisser intacte la substance. A nos yeux le sort des travailleurs manuels avait, certes, beaucoup d'importance ; mais nous ne pensions pas que le but de l'humanité fût seulement de procurer le maximum de satisfactions matérielles au maximum d'individus ; nous nous préoccupions plus encore de grandeur et de dignité, notions parfois assez vagues dans nos esprits (beaucoup n'auraient pu les définir avec précision). Nous ne voulions pas, comme dit un personnage de Bourget, nous retrouver fourmis.

En outre nous avons l'esprit religieux. Même ceux d'entre nous qui ne professaient aucune croyance positive éprouvaient comme un bienfait immense et comme une inégalable élégance de l'âme la sensibilité chrétienne, résumé de ce qui a modelé les générations pendant des siècles, dans cette partie du monde ancien. Or la philosophie marxiste tendait de toute évidence à la résorption complète de l'esprit religieux ; elle était liée au matérialisme, et en tout cas elle travaillait pour lui : partout où le socialisme scientifique se développait, la lumière spiritualiste s'éteignait promptement. Nous ressentions cette déchristianisation comme un appauvrissement lamentable ; et aussi comme l'origine d'un désordre qui pouvait rendre quasi intenable les relations humaines, quand le « parfum d'un vase vide », dont parle Renan, se serait complètement évaporé. Une société fondée exclusivement sur la possession des choses visibles nous semblait condamnée à la plus abjecte dégénérescence.

Différences et références.

Tel était donc, toutes nuances mises à part, l'embarras de la jeune génération entre 1925 et 1935. Je ne prends pas

ces dates au hasard. Avant la première, certains vices incurables de la société bourgeoise ne s'étaient pas manifestés tout à fait ; après la deuxième, d'autres données, réelles ou apparentes, vinrent compliquer le problème.

Incontestablement (nous disions-nous) il fallait faire la révolution, mais non la révolution marxiste. Il fallait faire régner l'ordre et la justice, délivrer les nouveaux esclaves, mais non au prix d'un affadissement de l'âme humaine. Ceux d'entre nous qui se disaient « de gauche » songeaient surtout au premier terme du raisonnement ; et ceux qui se disaient « de droite » au deuxième terme. Au fait les uns et les autres se sentaient sur un terrain dangereux. Les uns risquaient de favoriser, malgré qu'ils en eussent, les ravages et les conséquences du marxisme. Les autres risquaient de faire le jeu de conservateurs égoïstes et bornés, et d'entretenir la décomposition lente, coupée de sursauts, qui prenait la suite de la grande crise économique, devenue chronique en 1930. En défendant des positions périmées ou malsaines, de part et d'autre de la barricade, nous avons d'autant plus mauvaise conscience qu'ainsi nous étions amenés à lutter les uns contre les autres, révolutionnaires de gauche contre révolutionnaires de droite, qui nous sentions d'accord sur tant de points ! C'est alors que certains hommes crurent trouver une issue à ce malentendu, une solution à cette difficulté, du côté de l'esprit fasciste.

Dissipons tout de suite une équivoque. Le fascisme dont il s'agit n'était pas le fascisme italien, ou du moins il ne lui ressemblait que de fort loin. Il avait des racines politiques et philosophiques presque exclusivement françaises — ses trois composantes, à cet égard, émanaient de Sorel, de La Tour du Pin et de Maurras —, mais transportées dans une atmosphère toute nouvelle. Si nous, « fascistes » occidentaux, nous proclamions royalistes, adeptes du « nationalisme intégral » (qui n'est pas du tout le nationalisme absolu) et du corporatisme, c'était de très bon cœur : ces doctrines nous paraissaient en effet les meilleures, les seules qui pussent avec succès prendre la suite du complexe démocratico-capitaliste ; mais elles ne suffisaient pas à nous

exciter l'esprit. Nous craignons au surplus que les idées maurrassiennes, soutenues en dehors de nous par un bon nombre de conservateurs mal camouflés, ne fussent promptement infléchies, le moment venu, vers le goût de la routine et la défense des riches. L'auteur d'*Un ordre social chrétien* nous parlait un langage raisonnable, mais aux inflexions un peu trop archaïques. L'auteur des *Réflexions sur la violence* nous plaisait davantage par son vigoureux réalisme ; mais ses contradictions, ses attermolements, les imprécisions de son vocabulaire nous impatientaient souvent. Pour finir, nous acceptons les principes généraux dégagés par l'école d'« Action française » ; nous les acceptons sous la forme suivante : « C'est, *grosso modo*, dans cette direction qu'il faut marcher. Et d'un bon pas : assez allègrement pour que les hobereaux fatigués, les traîneurs de sabres, les manieurs d'argent et les « bons jeunes gens » de patronage soient semés sur la route ». Le premier point était de reprendre et de garder le contact du peuple, de l'associer à cette œuvre de rénovation et de salut. »

Le fascisme n'a rien d'allemand.

J'ouvre une parenthèse pour faire remarquer que, dans l'idéologie fasciste ainsi entendue, n'entrait absolument aucun élément de provenance allemande.

Il faut le proclamer avec force, parce que trop de gens l'ont oublié : nous n'avons pas subi intellectuellement avant 1940 la moindre influence germanique ; nous n'avons rien emprunté au national-socialisme, à l'hitlérisme. Le racisme nous était étranger ; et notre antisémitisme, fort nuancé, procédait d'une tradition qui n'avait rien de commun avec la grossière judéophobie de Strasser et de Rosenberg. A la suite de Maistre, de Veuillot, de Drumont, nous envisagions seulement un statut politique de la nation juive ; nous souhaitions que chaque juif établi en Occident eût le choix entre les deux nationalités, d'origine et d'adoption, et qu'ainsi les positions fussent claires, dans l'intérêt même d'Israël. Quant à la notion de race, nous la savions scientifiquement fautive et elle ne parlait nullement à notre imagination, com-

me en témoigne la façon plus que froide dont furent accueillis les ouvrages d'inspiration plus ou moins raciste qui parurent en France à cette époque. Si nous suivions avec intérêt — mais non sans réserves — l'expérience mussolinienne en Italie, expérience beaucoup trop conservatrice à notre gré, on n'aurait pu déceler dans nos rangs aucune sympathie particulière pour le régime établi par Hitler dans une Allemagne qui ne s'en trouvait que trop dangereusement revigorée.

La plupart d'entre nous, sur le terrain international, s'étaient toujours montrés, sinon germanophobes — haïr un peuple est aussi absurde que haïr une espèce végétale ou animale —, du moins partisans de la plus stricte vigilance à l'égard de la puissance allemande reconstituée malgré nous.

Fascisme et maurrassisme.

Telles étaient donc nos préoccupations majeures : 1) Changer, quand il en était temps encore, les bases d'une société près de s'effondrer ; 2) respecter et consolider, en accomplissant cette révolution, les traditions spirituelles et morales, armatures de la civilisation chrétienne ; 3) associer étroitement le peuple à la vie nationale renouvée. Ce dernier point posait des problèmes particulièrement délicats. Nous crûmes en trouver la solution dans le *parti unique*.

L'idée appartient aussi bien au système soviétique qu'au système fasciste. Il consiste à susciter entre la foule et les dirigeants — outre les « corps intermédiaires », assemblées représentant profession par profession les intérêts du travail — des groupes organisés de militants, choisis parmi les plus conscients et les plus dévoués. On leur confie la mission d'éclairer et d'entraîner, chacun dans sa sphère, les masses populaires, de s'inspirer aussi de leur esprit, d'une manière bien plus constante, plus saine et plus fidèle que ne peuvent faire les militants des partis démocratiques, divisés entre eux, obsédés par l'électoratisme et souvent bridés ou guidés par le « pouvoir économique », c'est-à-dire par les forces d'argent. Pour nous, fascistes d'Occident,

le parti unique constituait le grand levier, le puissant moteur alimenté par l'enthousiasme patriotique et par la ferveur sociale ; il garantissait le régime de nos vœux contre l'inertie conservatrice et contre l'excès de technicité. Il véhiculait, dans un sens l'effusion révolutionnaire, et dans le sens opposé les grandes idées directrices du régime, l'ordre, la discipline, — sans intervention ou interposition de politiciens professionnels, ni d'agitateurs irresponsables, ni de « notables ».

Que valait pareil mécanisme, *in concreto* ? Nous l'ignorions encore, puisqu'il s'agissait d'une conception toute nouvelle, et pour cause ! De l'expérience italienne, comme de l'expérience russe et, plus récemment, de l'expérience allemande, nous pouvions conclure, semblait-il, que le parti unique était un rouage *efficace*. Cela dit, le parti unique nous plaisait surtout sentimentalement ; comme une incarnation saisissante de ce qui nous exaltait le plus dans notre position : l'idéal, plutôt que l'idéologie ; l'ardeur plus que le raisonnement ; le besoin de générosité plus que la soif d'équilibre et de logique ; pour tout dire : le désir de participer à une grande chose et d'enrichir noblement le fait humain.

L'esprit et les rites.

A cette *chaleur* particulière — bien plus importante, encore une fois, dans notre attitude fasciste, que les principes et les méthodes qu'elle comportait — s'ajoutait une disposition aussi simple et aussi forte que malaisée à définir, et qui peut se ramener cependant au souhait éperdu de voir les mœurs, les dehors, les formes de l'existence s'organiser harmonieusement, par opposition avec le dégradant laisser-aller qui caractérisait, selon nous, la civilisation bourgeoise. Il nous semblait que nos efforts pourraient faire mieux que redresser l'édifice commun, mieux qu'améliorer la répartition des biens matériels, mieux même que réveiller dans le cœur de nos contemporains la joie au travail et le sentiment de la légitimité politique et sociale : créer un *style de vie*. C'est-à-dire susciter dans nos vieux pays d'Occident, en-

core si riches et si vivants en profondeur, l'un de ces phénomènes merveilleux qui donnent tant d'éclat à la fin du Moyen Âge, au début de la Renaissance, au XVIIIème siècle français : le spectacle d'une société dont toutes les parties reflètent l'esprit qui l'anime.

Nous rêvions d'une France, d'une Belgique, d'un Occident réveillés, galvanisés, s'affairant joyeusement — avec cette liberté souveraine que favorise une organisation vraiment *naturelle* — au renouvellement et au développement de leurs énergies, de façon telle que chaque degré de l'échelle sociale fût illuminé d'un éclair de jeunesse et de beauté. Nous sentions bouillonner en nous des puissances d'amitié, de sacrifice, de gaieté, auxquelles le lugubre après-guerre n'offrait, semblait-il, aucun emploi. C'est pourquoi, avouons-le, nous considérions avec faveur certains rites apparemment puérils, comme le salut du bras, les chants de marche, les uniformes, les brillantes manifestations collectives, où le peuple allait retrouver, pensions-nous, les secrets des ferveurs primitives, mises au service d'une grande et noble idée. Il nous plaisait que la politique ne fût pas seulement une technique d'initiés, accompagnée de quelques vagues routines électorales, ou de tumultes sociaux assez connus ; qu'elle devînt visible et sensible à chacun, sous une forme belle, joyeuse, dans des fêtes, dans des jeux, où les aspirations spirituelle et matérielles du peuple se seraient projetées aussi grandiosément ou aussi gracieusement que la majesté royale dans les splendeurs de Versailles, ou que l'humanisme hellénique dans les Panathénées.

Le chemin de la paix.

Les cérémonies fascistes tournaient partout autour des mêmes thèmes et s'adressaient à la même partie de l'âme. Pourtant on ne pouvait dire qu'il existât un fascisme international, une Internationale fasciste. Comment une doctrine qui avait pour fin la renaissance et l'exaltation de la nation aurait-elle pu s'établir sur un terrain qui, en définitive, postulait la suppression des nationalités, la confusion du nationalisme ? Quand aux idées, quant aux énergies que les

idées suscitaient et quant aux buts que visaient ces énergies, il y avait opposition irréductible, farouche, entre un fasciste allemand et un fasciste français, par exemple. L'un était allemand au carré, l'autre français par excellence ; « Deutschland uber alles » contre « France d'abord ! ». Mais il faut reconnaître qu'en se heurtant de front ces deux hommes sympathisaient obscurément, comme faisaient jadis des adversaires du même monde avant de croiser le fer dans un duel à mort.

Puis, à mesure que se précisaient dans tous les pays les ferveurs nées de la nouvelle doctrine, l'impression se répandait que peut-être les problèmes internationaux seraient moins difficiles à résoudre dans une Europe régie par les fascismes. Pour la première fois depuis deux cents ans, quelque chose comme une sensibilité commune, appuyée sur des rites et des rythmes semblables, semblait orienter les élites, dans tout l'espace compris entre la Mer du Nord et l'Archipel grec, entre les Colonnes d'Hercule et la steppe. Les problèmes demeuraient, et les antagonismes ; mais, par miracle, on pouvait poser les uns, définir les autres, dans un seul et même langage. Nous tremblions que cette occasion ne fût perdue. La justice unie inespérément à l'ordre ; la révolution accordée avec la tradition, et couronnée par la paix ; la jeunesse, la beauté, l'élégance morale, remises en honneur ; la patrie redevenue pour tous, non point une imposture et une contrainte, mais l'asile chaud et joyeux, — et ainsi le vieux monde sauvé, le signe du destin victorieux inscrit de nouveau sur les étendards de la race blanche — voilà l'image glorieuse et éclatante qui apparaissait dans nos rêves.

Depuis, bien des événements se sont produits ; et pareil aveu aujourd'hui peut paraître empreint d'une naïveté incroyable.

Maladresses et malentendus.

Déjà nous avons conscience de terribles malentendus. Pour faire seulement un pas vers les buts que nous nous étions fixés, il faudrait — nous nous en rendions compte

avec terreur — franchir des mensonges, des préjugés que la passion la plus frénétique enveloppait de flammes et de fumées.

D'une part, les révolutionnaires à l'ancienne mode nous vouaient aux gémonies, dénonçant en nous les défenseurs camouflés de la conservation sociale aux abois. Nous supposons que certains hommes de gauche s'étaient machinalement attachés à la démocratie parlementaire et au système des partis, oubliant que ces institutions ne leur avaient paru à l'origine que de passagers moyens d'action, foncièrement étrangers à l'esprit même du marxisme. D'autres cédaient peut-être à une jalousie de concurrents distancés. Sans doute enfin bon nombre de gens de gauche se méfiaient-ils très sincèrement de nos intentions. Certaines collusions ou confusions lamentables, dans lesquelles les « forces d'argent » jouaient leur rôle habituel, ou certaines concessions et maladresses de dictatures pseudofascistes, certaines incertitudes aussi, qui se manifestaient dans nos propos, lorsque nous abordions le domaine économique, qui ne nous était pas familier, alimentaient cette méfiance.

De même se trompaient, d'autre part et dans une certaine mesure, les Eglises, les élites intellectuelles, la bourgeoisie moyenne, qui nous détestaient, plus encore peut-être que ne nous détestaient les révolutionnaires de gauche. Il est vrai que nous voulions mettre fin à l'Etat jacobin, lequel s'identifie généralement au règne des notables, à la république des professeurs : le régime de nos rêves eût mis au pas le patronat de droit divin, pratiqué un juste anticléricalisme, et réduit la part des riches. Avec nous, la bourgeoisie eût perdu tous les pouvoirs qu'elle a usurpés : elle aurait conservé sa dignité et continué à jouer son rôle dans la vie sociale. En nous soutenant, elle aurait sacrifié beaucoup ; en se mettant sous la protection d'une autre révolution, ne perdrait-elle pas tout ? Faute d'avoir compris que, de toute façon, elles n'avaient plus le choix qu'entre le communisme et le fascisme, les « classes dirigeantes » se sont peut-être définitivement condamnées. A l'époque dont je parle, c'est leur animosité instinctive contre la révolution de droite qui primait chez elles tout autre sentiment. D'autant

plus que, entraînées par elles, comme toujours, l'opinion publique tout entière se prononçait contre les tenants de la « dictature ».

En réalité la dictature ne faisait nullement partie de notre système de gouvernement. Mais, pour l'Occidental moyen, le mot fascisme évoquait aussitôt Mussolini, Hitler, Franco, escortés d'innombrables contraintes et d'un péremptoire arbitraire. Telle fut l'une de nos erreurs. Nous sous-estimions la puissance de l'idée de liberté. Nous ne savions pas que même l'apparence d'un mauvais dessein conçu contre cette idée suffirait à hérissier tout un peuple, — lequel ne jouissait plus cependant, en de nombreux domaines, que d'une indépendance illusoire.

Nous aurions dû comprendre que ce phénomène merveilleux resterait impossible tant que nos espoirs et nos emblèmes, auxquels nous attachions des significations nobles, libres, heureuses, seraient considérés par les masses comme le symbole d'un immense et dégradant *empêchement*. Nous aurions dû tenir compte du prix que les hommes d'Occident attachent au fécond désordre de la vie sociale, aux mille petits avantages que chacun acquiert ingénieusement dans le dédale des lois. En outre, ils n'aiment pas les contraintes *visibles*. L'idée civique ne les échauffe que très superficiellement ; ils n'éprouvent aucun plaisir dans l'action commune ; ils attachent beaucoup moins d'importance aux disciplines qu'aux habitudes. Ils ne s'absorbent pas volontiers dans une émotion collective.

Un observateur de sang-froid se serait dit à notre place : « Le fascisme, ou tout ce qui lui ressemble, ne sera jamais imposé à l'Occident que de l'*extérieur* ». Une telle conclusion nous aurait fait reculer tout de suite. Aucun d'entre nous, en 1930-40, n'eût accepté l'idée d'une révolution provoquée ou favorisée par l'occupation étrangère. C'est *avant* la guerre européenne, universellement pressentie, que nous aurions voulu voir naître un fascisme d'Occident.

Quand la guerre éclata en effet, ceux d'entre nous qui le pouvaient se battirent courageusement. Certes aucun ne souhaitait la victoire de l'ennemi. Aucun ne trahit, même au

plus profond de son cœur. Pourtant, en faisant honnêtement leur devoir, ces patriotes incontestables ne pouvaient se défendre d'une espèce de mélancolie.

La « divine surprise ».

A la tristesse et à l'inquiétude que causèrent les effondrements de mai-juin 1940 se mêlait un intime soulagement. Plus exactement : le sentiment, au fond du malheur, d'un possible « à quelque chose malheur est bon ». Ce fut l'époque où les partisans d'un « ordre nouveau » politique et social devinrent tout à coup prodigieusement nombreux. En quelques semaines, les fascistes d'Occident se trouvèrent noyés dans une masse de Français et de Belges qui brandissaient des étendards hâtivement confectionnés, sur le modèle des bannières d'Hitler et de Mussolini. Tout de suite nous fûmes d'arrière-garde, et pour cause !... En 1940, nous ignorions bien des choses qui se passaient outre-Rhin. Sur les camps de concentrations et sur les méthodes de la police allemande, on ne nous donnait que des informations confuses ou suspectes. Mais nous en savions assez pour comprendre qu'il y avait une différence irréductible, essentielle, entre ce « fascisme »-là et le nôtre. Jamais nous n'aurions consenti à adopter l'hitlérisme ; et ce sentiment prit de plus en plus de force à mesure que l'esprit de la révolution allemande se révélait plus complètement à nos yeux. Au début, il était né une espèce de sympathie distante, entre nous et les jeunes guerriers de la Wehrmacht, en qui paraissait revivre l'ardeur apostolique des soldats de l'An II. « Pourquoi, nous écrivions-nous, pourquoi la mission d'unificateurs du continent et de hérauts du nouveau socialisme ne nous a-t-elle pas été donnée, à nous, jeunes hommes d'Occident ? ».

Qui sait ce qui serait arrivé alors si la guerre avait tourné court !... Elle rebondit ; et nous vîmes progressivement reparaître, sur le visage de l'Allemagne hitlérienne, l'expression d'un pangermanisme dévorant, auquel le national-socialisme n'avait qu'ôté le frein des traditions européennes et des prudences bourgeoises.

Après le vrai fascisme, le faux.

Ceux d'entre nous qui avaient donné dans la « collaboration » — non à cause de leur esprit fasciste, mais *malgré* lui — furent l'un après l'autre contraints de se replier sur une position de résistance passive. Par contre, ceux d'entre nous qui avaient adhéré d'emblée à la résistance active — ils furent nombreux, surtout en France — se demandaient si, la victoire venue, ils ne s'apercevraient pas qu'ils avaient rétabli et consolidé le régime, à leurs yeux funeste, contre lequel ils avaient auparavant si opiniâtrement combattu.

Peu à peu la guerre anglo-allemande s'était transformée en une formidable croisade contre le « nazisme », que l'opinion courante identifiait au « fascisme », entendu dans son sens le plus large. La puissance de la propagande, devenue l'une des principales armes de combat, avait transporté pour ainsi dire dans chaque conscience le théâtre du conflit. Tout devenait extrêmement simple : la démocratie était le *bien* en soi ; faire sur ce point la moindre réserve équivalait à se déclarer l'ennemi du genre humain, passible des peines les plus lourdes ; ou tout au moins, à être considéré comme malade intellectuellement et moralement, à la façon d'un coprophage ou d'un sadique. Dans une telle atmosphère, il était fatal que l'on confondît les notions les plus distinctes. La force militaire de l'Allemagne, les théories et les méthodes nationales-socialistes, la révolution de droite, l'ordre nouveau, l'esprit fasciste du type le plus occidental, Buchenwald, Rosenberg, le corporatisme, le dopolavore, Maurras, le parti unique, Himmler, les déportations en masse, le mottpulk, la Tour du Pin, Mussolini, l'antiparlementarisme ; tout cela, pêle-mêle, était vaincu du même coup, condamné du même coup. En succombant l'Allemagne avait compromis profondément cet esprit. Pendant des années il allait être impossible de l'exprimer, de le défendre.

Malheur aux idées vaincues !

En attendant, on assistait en 1944-45 au même scan-

dale intellectuel qui avait frappé nos yeux quatre ans plus tôt : le spectacle de toute une famille d'esprits répudiant soudain, feignant de n'avoir jamais connu et honoré, les idées dont ils s'étaient nourris pendant un quart de siècle. De même qu'après l'effondrement français tout le monde en Occident brandissait les faisceaux et vomissait le parlementarisme, on ne voyait plus après la Libération que des démocrates éperdus, jusque parmi les anciens membres de l'Action française, parmi les professeurs qu'avait naguère enflammés « l'universalité de Rome », parmi les ex-apologistes de Franco et les journalistes cravatés de ponceau par Mussolini. Toute réserve marquée à l'égard de la démocratie trois fois sainte aurait équivalu, de fait, à l'approbation des fours crématoires et exposé l'imprudent à un embastillement sans explication ni terme. Parmi les « collaborateurs » emprisonnés en masse, il en était de vraiment coupables : comment ceux-là n'auraient-ils pas renié précipitamment leurs idées, passant peut-être d'un excès à l'excès opposé ? Il y en avait d'autres, modérés et sincères, que les coups de théâtre politiques et militaires avaient rempli d'une stupeur, encore accrue plus tard par la révélation troublante des atrocités commises dans certains camps allemands.

On peut soutenir que tous les fascismes procèdent d'une même souche, et que les méthodes diverses qu'ils mettent en œuvre, que l'attitude morale qu'ils déterminent, aboutissent nécessairement au plus profond de la perversité ou de l'abjection. On peut aussi n'en pas convenir. Mais ce qui est hors de toute discussion, c'est ceci : les fascistes d'Occident, ni ne professaient des opinions semblables à celles des sectateurs d'Hitler, ni ne faisaient dans leur système la moindre part aux tyrannies et aux violences bestiales qu'on impute au nazisme. Nous en étions sûrs : notre fascisme à nous ne nous avait nullement avilis. Nous n'avions pas fait un pas sur la route qui conduit au mépris et à la dégradation de la « personne humaine ». Le massacre des Juifs nous indignait autant que nos adversaires, en compagnie de qui nous l'avons ignoré complètement — comme d'ailleurs la plupart des Allemands.

L'autre espérance.

Ceux qui demeurent intérieurement fidèles au fascisme occidental — sachant ou pensant que tel était pourtant le *seul remède* aux maux qui affligent la société moderne — ont pour la plupart abandonné l'espoir de faire jamais triompher leurs vues. Persuadés que la dernière chance est perdue, que le mauvais fascisme d'aujourd'hui et que le tardif fascisme de demain ne peuvent plus que sauver provisoirement de vestiges et des résidus, ils s'enferment dans une indifférence désespérée, qu'éclaire le seul souci du « salut » personnel, au sens spirituel du mot.

Envers l'idée ensevelie, il n'en reste pas moins un devoir suprême à remplir : la débarrasser des méprises ou des calomnies qui la défigurent. Lui mettre le visage, sans hésitation ni ménagement, dans la lumière de la vérité.

Robert POULET.

BALZAC ET FLAUBERT *

II

Il y a une source d'inspiration pourtant qui est commune à ces deux écrivains, malgré leurs conceptions contraires du réalisme. Les recherches des balzaciens depuis trente ans ont montré que, dans de nombreux cas, Balzac s'était servi de personnages et d'événements réels qui lui fournirent la matière première de ses romans. Son intervention dans ces cas-là fut une transposition et un arrangement dramatique. On constate chez Flaubert la même utilisation des souvenirs personnels. Beaucoup de critiques ont même voulu voir dans *L'Education sentimentale*, à la suite d'une indication de Maxime Du Camp, un récit déguisé de l'amour de Flaubert pour Elisa Schlésinger, interprétation sur laquelle les commentateurs récents de Flaubert font des réserves. Même si *L'Education sentimentale* n'est pas une œuvre autobiographique, il est certain qu'elle doit beaucoup aux souvenirs d'étudiant de Flaubert. Une œuvre de Flaubert moins connue est un exemple encore plus remarquable. Nous possédons plusieurs scénarios du roman qu'il voulait écrire après *Bouvard et Pécuchet* et qui devait être intitulé *Sous Napoléon III*. L'un de ces scénarios porte entre parenthèses les noms des originaux auxquels Flaubert pensait pour certains de ses personnages (4). On constate alors que ce roman touffu et bourré de personnages n'était même plus un roman à proprement parler, mais des « mémoires » de Flaubert, des « choses vues » pendant le Second Empire qu'il s'agissait seulement d'ordonner autour d'un fil conducteur.

* Voir Défense de l'Occident N° 176.

(4) Scénario inédit du carnet de lecture n° 17 de Flaubert, dans les *Œuvres complètes*, éd. de l'Honnête homme, tome 8, p. 397 et suiv.

Ce dernier exemple montre qu'il ne faut pas exagérer l'analogie que cette inspiration révèle. Car Balzac et Flaubert ne se servent pas du tout de la même manière de leurs souvenirs. Quand Balzac pense au mariage malheureux de sa sœur Laurence pour imaginer *La Maison du Chat-qui-pelote*, la réalité ne lui fournit qu'une *situation*, à partir de laquelle il invente tout. Et quand l'aventure de Madame d'Agoult avec Liszt lui inspire *Béatrix*, c'est la même démarche : et l'invention de Balzac, comme une frondaison puissante, recouvre si bien l'anecdote originelle qu'on ne reconnaît plus ni Liszt ni Mme d'Agoult. Chez lui tout est pétri, reconstruit, transformé, de manière à fournir ce que Balzac recherche avant tout, des scènes, du drame.

Chez Flaubert, au contraire, le réel fournit des épisodes que le romancier relie ou essaie de relier à une aventure centrale et qui sont, dans son récit linéaire, comme les rencontres d'un roman picaresque. Flaubert ne prend pas appui sur ce réel, il l'intègre, il le sertit dans une matière étrangère. Ainsi dans *L'Education sentimentale*, voulant placer dans son roman la liaison de Maxime Du Camp avec Valentine Delessert, il l'intercale, après l'avoir polie, poncée, de manière qu'on ne sente pas le passage d'une matière à une autre, d'un bois à un autre : il travaille comme un ébéniste. Et cette exactitude d'ébéniste, cette *marqueterie* minutieuse est si difficile et si complexe que Flaubert n'est jamais parvenu à faire un plan définitif de *Sous Napoléon III* intégrant tous les épisodes qu'il avait eu l'ambition d'y enfermer.

Cet itinéraire secret des souvenirs est instructif. On retrouve le contraste entre le tempérament organisateur et didactique de Balzac et le tempérament passif de Flaubert. Tout souvenir contient un enseignement pour Balzac, on peut même se demander si cette condition n'est pas nécessaire pour qu'il passe de sa mémoire dans son œuvre. Un souvenir n'est qu'un tableau pour Flaubert, figure ou paysage qui est resté dans l'album ou plutôt dans l'enregistrement que sa mémoire conserve pour le projeter dans ses rêves. Chez l'un, on sent une organisation virile qui construit, impose, et même déforme pour imposer : chez l'autre, il y a une femme qui se souvient et se complait.

Quel canton rongé par les galeries souterraines des calculs et des haines Balzac n'aurait-il pas trouvé à Yonville-l'Abbaye ! Comme cette province de Flaubert est inerte et sans passé quand on la compare aux coupes géologiques que Balzac commence par faire dans l'histoire locale ou avec les lignes de bataille soigneusement mises en place comme pour un kriegspiel par lequel commence la description d'Arcis-sur-Aube, d'Issoudun, de Provins. Les habitants de Yonville-l'Abbaye n'ont pas de passions, pas de haines, pas d'ambitions, ils n'ont pas non plus d'histoire. Le souffle vivifiant du drame, c'est-à-dire ici des événements historiques, des spoliations, des ambitions nouvelles n'est pas passé sur eux. Emma Bovary est seule dans un canton qui végète. Balzac voit partout des rivières souterraines, des eaux en marche, des taupes qui fouissent : Flaubert ne décrit que des eaux croupies.

Œuvre autoritaire où tout est création et remodelage, action et puissance, construction et thèse, voilà l'œuvre de Balzac. Plaque photographique qui reproduit toutes les irisations des liquides qui pâlisent et se décomposent, voilà le roman de Flaubert. Aussi l'œuvre de Balzac s'impose-t-elle par sa puissance et par sa richesse de la création. Elle est un monde que le romancier a pétri, qu'il a animé de sa pensée sur les hommes, sur les passions, sur la société. Et c'est cette fresque qui compte. Des intrigues peuvent être discutables, des traits peuvent être exagérés, des fonds peuvent être sommaires ou même parfois faussés, le style peut être négligé, journalistique ou, ce qui est pire, amphigourique, cela importe peu. Ce n'est pas ce qu'on lui demande. Balzac donne de son temps une vision qui n'est pas exacte peut-être : ce n'est pas ce qu'il veut, il veut que cette vision soit prophétique. Elle fait partie de son diagnostic. Flaubert, lui, n'est pas un prophète, il est un artisan. Ce qu'il a poursuivi avec acharnement, c'est précisément ce qui n'intéressait pas Balzac, ou ce qui ne l'a intéressé que par exception, les demi-teintes, la décomposition, les étagements de gris du réel, ou, au contraire, les couleurs fauves qu'il brossait sur les grandes fresques de ses rêves. Ses recherches de peintre des âmes et des spectacles sont aussi des recherches

de rythme. Il y a en lui un metteur en scène de cinéma. Son goût de la perfection formelle comprend tout cela. Tantôt il est intimiste et tantôt il est emporté par le délire de la couleur, ou de l'étrange et du monstrueux : mais toujours il est un *artiste*, ce que Balzac n'était guère. Et de chacune de ses œuvres, il a voulu faire un objet beau en soi, un roman-objet qui se suffit à lui-même. En dépit des apparences, il a été peut-être plus loin que Balzac dans l'exploration de l'étrange et du monstrueux. Mais son désir de perfection émousse l'originalité de sa vision : il fait trotter l'amble à l'étalon qu'il y avait en lui. Chacune de ses œuvres exposées sous un globe, ciselée avec amour dans un onyx impeccable, miroite. Mais est-ce ce qu'on demande à un romancier ?

*
**

Ce bilan n'est toutefois qu'un prologue. La parenté de Balzac et de Flaubert n'est pas dans la forme qu'ils ont donnée l'un et l'autre à leurs œuvres et que tout oppose, mais dans une particularité physiologique qui est peut-être commune à tous les créateurs d'imaginaire, mais qui chez eux a été toute spéciale et leur a donné à tous les deux une vue semblable de l'homme et du mécanisme des passions.

C'est dans la section de l'œuvre de Balzac qu'on penserait le moins à rapprocher des romans de Flaubert, que se produit la rencontre : c'est dans les *Etudes philosophiques*.

Tous les balzaciens savent l'importance que Balzac attachait aux *Etudes philosophiques* et comment elles définissent un mécanisme de l'imagination et des passions que Balzac a projeté dans ses *Etudes de mœurs* où elles expliquent les illusions, les rêves, les destructions, les paroxysmes et d'une façon générale les « ravages » qu'une *idée*, faisant du personnage un *possédé*, exerce sur les familles et sur les destinées. En se référant à cette explication de Balzac, il est déjà évident que la destinée d'Emma Bovary est une desti-

née toute balzacienne. Ce qu'on sait moins, et que révèlent seulement les manuscrits inédits de Flaubert, c'est qu'il y a dans l'œuvre de Flaubert un étage des *Études philosophiques* qui n'a pas trouvé son expression dans son œuvre, mais qui n'en est pas moins un des ressorts cachés de sa création et probablement la dominante de son tempérament.

Si Balzac a été à quatorze ans l'enfant aux dons étranges qui nous est décrit dans *Louis Lambert*, cette partie secrète de lui-même présente de singulières analogies avec l'adolescence de Flaubert.

C'est dans les lettres que Flaubert écrit à une correspondante, Mlle Leroyer de Chantepie, qu'on entrevoit l'expérience psychologique ou plutôt parapsychologique que Flaubert acquit de bonne heure et qui est si semblable à celle de Louis Lambert. Mlle Leroyer de Chantepie était une pieuse correspondante, un peu disposée à la névrose, qui se plaignait des émois que lui causait en confession la liste des péchés qu'elle n'avait pas commis mais qu'elle aurait pu commettre. Et Flaubert, très intéressé, lui répond qu'il connaît bien cet état d'autosuggestion, il l'a éprouvé lui-même. « Quelque chose dit en vous, lui répond-il : si j'avais péché... et le rêve du péché commence, ne fût-ce que dans la durée d'un éclair, il passe Et puis l'hallucination vient et la conviction, la certitude et le remords — avec le besoin de crier : j'ai fait » (5). Cette substitution de la pensée au réel était bien connue de Balzac, c'est un des thèmes traités dans les *Contes philosophiques*, dans *Maître Cornélius*, *L'Auberge rouge*, et en mineur dans *Le Réquisitionnaire*. Et même Balzac a imaginé la situation décrite par Mlle de Chantepie et développée par Flaubert dans un de ses projets de conte : *Le Prêtre*, ainsi décrit dans *Pensées, sujets, fragments* : « *Le Prêtre*, un grand pénitencier qui meurt tué par le confessionnal où il fait en pensée tous les crimes et péchés qu'on lui accuse » (6).

(5) Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie du 30 mars 1857.

(6) *Pensées, sujets, fragments*, fol. 19. (Balzac, *Œuvres complètes*, Club de l'Honnête Homme, 2ème éd., tome 24, p. 678).

On a reconnu là le thème de *l'action* et de la *re-action* exposé dans *Louis Lambert*. Flaubert revient plusieurs fois dans ses lettres à la même correspondante sur ce don qu'il avait d'imaginer et de vivre des vies empruntées que ses lectures lui proposaient. « Tout ce qu'il y a dans sainte Thérèse, dans Hoffmann, et dans Edgard Poë, je l'ai senti, je l'ai vu, les hallucinés me sont fort compréhensibles. » Est-ce ainsi que Balzac lisait aussi sainte Thérèse et Madame Guyon ? Et le commentaire que fait Flaubert sur ces expériences qu'il faudrait presque appeler des cas de possessions ne sont pas moins curieux que ces aveux. Il cite quelques autres faits analogues d'autosuggestion qu'il a connus dans sa jeunesse, il admet même qu'il les provoquait. « J'en suis sorti *bronzé* et très expérimenté tout à coup sur un tas de choses que j'avais à peine effleurées dans la vie » (7). Quel aveu explicite ! On le retrouve encore plus clair dans *Novembre*, une des œuvres de jeunesse de Flaubert : « Quelquefois, n'en pouvant plus, dévoré de passions sans bornes... tenté par toutes les voluptés de la pensée... j'étais ivre, j'étais fou... N'usant pas de l'existence, l'existence m'usait, mes rêves me fatiguaient plus que de grands travaux, une création entière, immobile, irrévélée à elle-même vivait sourdement sous ma vie... » D'autres confessions de Flaubert confirment cette disposition, énigmatiques et qu'on n'a pas comprises parce qu'on ne les rapprochait pas les unes des autres. Il a parlé à Louise Colet de son adolescence « lancéolée, fulgurante », interposant « un vitrail entre le monde et lui » ; à Mlle de Chantepie de ses « gymnastiques sentimentales insensées », à sa mère de sa « vie toute interne » où l'on « s'excite soi-même et se calme tour à tour », où il faisait manœuvrer son âme « comme un cavalier fait de son cheval qu'il force à galoper à travers champs à coups d'éperon, à marcher à petits pas, à sauter les fossés, à courir au trot et à l'amble, le tout rien que pour s'amuser et en savoir plus » ; à Elisa Schlésinger de cette jeunesse pendant laquelle il s'est « usé sur place comme les chevaux qu'on dresse

(7) A Mlle Leroyer de Chantepie, lettre citée (n. 1), et à Louise Colet, 31 mars 1853.

à l'écurie » (8). « Je tâchais par l'imagination, dit-il encore à Mlle de Chantepie, de me donner facticement ces horribles souffrances » (9). N'est-ce pas là tous les phénomènes de la vie imaginaire que Balzac a multipliés dans les *Contes philosophiques* ? L'adolescence de Flaubert a été remplie de ces « messes blanches » qu'on fait dire aux jeunes prêtres avant celles qu'ils célèbrent réellement. Il a vécu comme Louis Lambert bien des vies imaginaires qui n'étaient connues que de lui. Faut-il s'étonner, quand il rencontre quelque part une expression de Balzac lui-même, rencontre probablement et nullement réminiscence ? Flaubert écrit à Louise Colet : « Quelle drôle de chose qu'une cervelle d'homme ! » (10). C'est le mot de Balzac dans *Massimilla Doni* : « Quel opéra qu'une cervelle d'homme ! ».

Or Flaubert, au moment où il faisait toutes ces découvertes sur les possibilités de la vie intérieure n'avait pas lu *Louis Lambert*. Nous le savons par une lettre écrite à Louise Colet le 27 décembre 1852, que nous citons en entier parce qu'elle est la meilleure preuve qu'on puisse donner de cette similitude d'organisation entre Balzac et Flaubert. Elle est d'autant plus précieuse qu'elle est écrite sur-le-champ, à cinq heures du matin, après la lecture du roman de Balzac que Flaubert avait faite sans interruption. « Je suis dans ce moment comme tout épouvanté, et si je t'écris c'est peut-être pour ne pas rester seul avec moi comme on allume sa lampe la nuit quand on a peur. Je ne sais si tu vas me comprendre, mais c'est bien drôle. As-tu lu un livre de Balzac qui s'appelle *Louis Lambert* ? Je viens de l'achever il y a cinq minutes ; il me foudroie. C'est l'histoire d'un homme qui devient fou à force de penser aux choses intangibles. Cela s'est cramponné à moi par mille hameçons. Ce Lambert à peu de choses près est mon pauvre Alfred (11). J'ai trouvé là de nos phrases (dans le temps), presque textuelles... Te rappelles-

(8) A Elisa Schlésinger, 2 octobre 1856.

(9) A Mlle Leroyer de Chantepie, 18 mai 1857.

(10) A Louise Colet, 31 mars 1853.

(11) Alfred Le Poittevin, l'ami et le confident de l'adolescence de Flaubert.

tu que je t'ai parlé d'un roman métaphysique (en plan) où un homme à force de penser arrive à avoir des hallucinations au bout desquelles le fantôme de son ami lui apparaît pour tirer la conclusion des prémisses ? Eh bien, cette idée est là indiquée et tout ce roman de Louis Lambert en est la préface. » Flaubert ajoute ensuite un certain nombre d'analogies personnelles entre Lambert et lui : « A la fin le héros veut se châtrer par une espèce de manie mystique, j'ai eu au milieu de mes ennuis de Paris à dix-neuf ans cette envie... Ajoute à cela mes attaques de nerfs, lesquelles ne sont que des déclivités involontaires d'idées, d'images... Je suis sûr que je sais ce que c'est de mourir... J'ai souvent senti nettement mon âme qui m'échappait comme on sent le sang qui coule par l'ouverture d'une saignée... Ce diable de livre m'a fait rêver Alfred toute la nuit. A neuf heures je me suis réveillé et rendormi. Alors j'ai rêvé le château de la Roche-Guyon : il se trouvait situé derrière Croisset et je m'étonnais de m'en apercevoir pour la première fois. On m'a réveillé en m'apportant ta lettre. » Et Flaubert conclut : « Quel sacré livre ! Il me fait mal. Comme je le sens ! » C'est Alfred Le Poittevin que Flaubert retrouve dans Louis Lambert : mais on remarquera que c'est à ses propres expériences qu'il renvoie, allusions qui sont beaucoup moins énigmatiques quand on les rapproche des passages que nous avons cités auparavant.

Cette puissance de la pensée, Flaubert la concevait-il comme Balzac ? Croyait-il, comme Balzac l'a professé dans *Louis Lambert*, et dans *Les Martyrs ignorés*, à la « matérialité de la pensée » ? Certains passages de la correspondance de Flaubert amènent à le croire. Racontant à Louise Colet un des souvenirs de son enfance, il conclut : « La pensée est un fluide. » C'est le mot clé des *Martyrs ignorés*. Ailleurs il dit encore : « L'électricité est ce qui se rapproche le plus de la pensée », c'est un autre écho. Et plus loin : « Qui est-ce qui a jamais étudié cela posément, scientifiquement ? » Ce n'est pas un aveu d'ignorance, c'est la répétition inconsciente d'un vœu de Balzac lui-même que Balzac n'eut pas le temps de réaliser. Et encore ailleurs, c'est un mot des *Contes philosophique* quand Flaubert écrit : « Souf-

frir et penser serait-il donc la même chose ? » (12). Flaubert avait-il lu les *Etudes philosophiques* qui avaient paru chez Werdet en 1837 ou le fragment des *Martyrs ignorés* qui fut publié auparavant dans la *Chronique de Paris* sous le titre d'*Ecce homo* ? C'est probable. Aucun de ces titres n'est mentionné dans les lettres ou les carnets de Flaubert, mais on relève des analogies entre certaines œuvres de jeunesse de Flaubert et plusieurs des *Contes philosophiques* de Balzac, notamment *L'Eglise* et *L'Enfant maudit* (13). Flaubert, bien qu'il ait peu parlé de Balzac dans ses lettres, semble avoir été un lecteur attentif de ses romans. Et Balzac évoquait dans cette partie de son œuvre des situations assez familières à Flaubert pour qu'il pût être intéressé par les conclusions que Balzac en tirait.

Ce *medium* qu'il y avait en lui, comme en Balzac peut-être, Flaubert a essayé, mais avec moins de puissance et de méthode que Balzac, de montrer ce qu'il nous apprenait sur le fonctionnement du cerveau humain et sur le mécanisme des passions. Ce fut l'objet de deux œuvres que Flaubert abandonna en raison de leur difficulté et que nous ne connaissons que par les scénarios qu'il a écrits pour les préparer, *La Spirale*, le conte auquel il est fait allusion dans la lettre à Louise Colet et *Les Sept fils du derviche* qui n'est pas mentionné dans cette lettre. C'est ce que nous avons appelé ailleurs (14) les « contes philosophiques de Flaubert ».

La Spirale, connu depuis 1908 (15), a décontenancé la plupart des commentateurs de Flaubert qui le mentionnent à peine. Ce conte devient beaucoup plus clair quand on le rapproche des confidences que nous venons de mentionner.

(12) A Louise Colet, 30 avril 1853 ; à la même, le 15 juillet 1853 ; à la même, le 30 septembre 1853 ; à la même, 30 novembre 1853.

(13) Sur ces rapprochements, voir Maurice Bardèche, *L'œuvre de Flaubert*, in-8°, 425 p., Paris, Les Sept Couleurs, 1974, p. 19.

(14) *Ibid.*, p. 216.

(15) Le scénario de *La Spirale* a été publié pour la première fois par E. W. Fischer en 1908 dans *Etudes sur Flaubert inédit*. Ce scénario est reproduit au tome 12 de Flaubert, *Œuvres complètes*, éd. du Club de l'Honnête Homme, p. 229.

C'est une illustration des découvertes faites par Flaubert sur lui-même pendant sa jeunesse et qui semblent avoir laissé si peu de traces dans son œuvre : la vie « rêvée », nous explique Flaubert, celle qu'on se donne en imaginant, est beaucoup plus importante que la vie réelle, elle fournit le véritable bonheur. Dans *La Spirale* cette idée est présentée comme une thèse, elle est pour ainsi dire l'objet d'un exposé didactique. C'est l'histoire d'un fou, ou tout au moins d'un homme pour qui son imagination est une drogue. Il vit sur deux plans : d'une part il mène sa vie extérieure, celle que les autres hommes voient et d'après laquelle ils se font une idée de lui, et cette vie est celle d'un raté, pauvre, malchanceux, persécuté ; et d'autre part, il mène parallèlement une vie imaginaire dont il a le pouvoir de faire naître les scènes par une certaine disposition de sa sensibilité et, dans cette vie imaginaire, il a des épreuves, mais il est riche, puissant, heureux, opérant une transposition dans un autre régime des situations qui sont celles de sa vie réelle. Ainsi il aime une femme, le mari est un préfet bête, gourmé et prévaricateur. Dans la transposition, ce mari devient « un sultan, cruel et grotesque, celle qu'il désire une odalisque, une patrouille de la garde nationale est une armée innombrable en marche dans les montagnes » (16). Les épreuves de la vie réelle ont alors leur correspondance dans la vie imaginaire. « Il aime la fille du sultan, elle l'aime aussi, il tâche de l'obtenir avec beaucoup de peine. Est ministre, emprisonné pour reddition de comptes, s'en tire. Il suscite des révoltes, commande les armées, affranchit les peuples » (17). On finit par enfermer ce visionnaire chez les fous. Il y trouve le bonheur. Il comprend même la vie telle qu'elle est, il a eu une vision plus complète et plus juste de la société et des hommes. C'est que le rêve est plus lucide que la vie réelle. En permettant de traverser les siècles et les continents, il permet aussi de dégager les constantes de l'histoire des hommes, de comprendre l'histoire telle qu'elle a été vécue, et par là de sentir *l'ordre*, la vérité que nous cachent les faux tournants des civilisations. « Il est donc dans le vrai et la morale est que le bonheur est dans *l'imaginaire*. »

(16) *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 231.

(17) *Ibid.*

Les Sept fils du derviche dont les scénarios ont été récemment publiés par Jean Bruneau (18), puis au tome 12 des *Œuvres Complètes* de Flaubert du Club de l'Honnête Homme, est un projet plus ancien que *La Spirale*, par lequel Flaubert a été préoccupé pendant plusieurs années. La série des scénarios qu'il avait établis pour ce conte est assez confuse, mais nous permet de nous faire une idée de son intention. Flaubert rêvait d'un conte oriental (son projet a été conçu pendant son voyage en Egypte avec Maxime Du Camp) qui devait ressembler à la fois aux *Contes* de Voltaire, à *Don Quichotte* et aux *Mille et une nuits*. C'était ambitieux, et ce conte qui aurait promené le lecteur à travers tout l'Orient eût été assurément beaucoup moins *physiologique* que *La Spirale*. Flaubert voulait surtout en tirer une conclusion morale : chacun des sept fils représente une passion qui le possède tout entier et leur vie d'aventures permet à chacun d'eux de satisfaire cette passion, mais finalement tous sont malheureux et amers après cette expérience et le plus sage est celui qui n'a voulu jouir que par la pensée des biens dont ses frères ont joui matériellement. On s'éloigne ici de Balzac. Les personnages sont bien des « monomanes » comme ceux de Balzac et représentent si l'on veut des cas de « possession ». Mais ce n'est pas ce qui intéresse Flaubert. Son conte n'est pas l'œuvre d'un médecin, mais d'un moraliste : à la fin on trouve un sage qui n'est pas très différent de Gobseck et du vieillard de *La Peau de chagrin*, qui *contemple* comme eux, mais pour de toutes autres raisons, non pas parce que « vouloir nous use et pouvoir nous détruit », mais parce que les passions sont vaines, décevantes et que les agitations des hommes sont absurdes. Dans les détails de l'exécution, Flaubert s'écarte même encore plus de Balzac, car il rencontre une idée qui n'a jamais effleuré Balzac et qui est bien intéressante, celle des contradictions des monomanes. Il veut montrer, explique-t-il, que la passion par laquelle un homme est « possédé » et conduit s'exerce sur une personnalité complexe qu'elle n'abolit pas, qu'elle

(18) Jean Bruneau, *Le « Conte oriental » de Flaubert*, in-16, 214 p., Paris, Denoël, 1974 et Flaubert, *Œuvres complètes*, Club de l'Honnête Homme, tome 12, p. 143 à 170.

estompe sans la détruire, mais qui conserve ses aspirations, ses palpitations, souvent très étrangères à la passion dominante et dont la présence continuelle forme un contrepoint dont la variété et la richesse extraordinaire est tout l'être humain (19).

La moralité de ce conte est très révélatrice. Elle nous montre que Balzac et Flaubert utilisent d'une façon inverse une même disposition initiale. Les dons du petit Louis Lambert éclairent Balzac et lui donnent une idée des pouvoirs inconnus que les hommes possèdent et que notre science cartésienne n'a pas recensés : ils font de lui un médecin improvisé auquel les mystères de notre système nerveux fournissent les éléments d'une enquête originale sur l'homme et aussi un *docteur* qui préconise un emploi plus raisonnable de ces forces cachées qui existent en nous, après quoi Balzac se garde bien d'appliquer ces préceptes à sa propre vie et brûle la chandelle par les deux bouts. Des mêmes dons et d'une expérience analogue mais systématiquement cultivée, Flaubert tire au contraire une conduite : la vie telle que nous la proposons nos sociétés occidentales, imprégnée des prohibitions chrétiennes, triste, hypocrite, humanitaire, émasculée, la vie bourgeoise en un mot, est une parade dégoûtante à laquelle il ne faut pas participer, il faut se retirer dans ses rêves, vivre comme un ours dans une caverne imaginaire sur les murs de laquelle on projetera un perpétuel cinéma. Être un écrivain, c'est se refuser au monde et se nourrir de ses propres images, s'évader sur le tapis magique à travers les temps et les fêtes des hommes.

Ce que Balzac avait maîtrisé et dont il avait tiré une doctrine, ou plutôt un système des passions, Flaubert en a fait sa vie et cette vie est intimement liée à sa religion de l'art. Flaubert se fait à Croisset une vie d'ermite non pas pour travailler comme on le croit d'abord, mais pour ne pas voir les autres hommes, ses contemporains. Et à Croisset il passera de longues heures sur son divan, fumant sa pipe et

(19) Cf. un scénario caractéristique des *Sept fils du derviche*, ms. BN 14152, fol. 7, 1^o et V^o, reproduit dans *Œuvres complètes*, éd. cit., tome 12, p. 162.

poursuivant ses rêves. Toute œuvre est du reste pour lui une occasion d'être *ailleurs* que dans la vie : d'abord parce qu'elle est une occupation mécanique (il tourne des ronds de serviette dans un grenier, dit-il) ensuite parce qu'elle est une évasion parmi d'autres rêves et d'autres événements. Pas toujours gais, pas toujours différents de la vie de chaque jour. Mais autres. Il est Emma Bovary, il est secoué par les hoquets de son agonie, il sent les renvois de l'arsenic. Cette hallucination volontaire est si forte qu'il a lui-même un spasme et vomit, dit-il, dans son pot de chambre. C'est ce qu'il explique à Taine dans une lettre bien connue dont Taine se servit pour son essai *De l'Intelligence*. Il est aussi bien le tétrarque Antipas ou l'Hérodiade contemplant du haut de la citadelle de Machaerous les montagnes de Judée, il dit : « J'ai besoin de voir une tête fraîchement coupée. »

Ce besoin d'être ailleurs, de vivre ailleurs, de se projeter sur les murs de sa caverne quelque film à grand spectacle, c'est le secret de *La Tentation de saint Antoine* qui a été l'œuvre de toute sa vie. L'histoire somptueuse de l'Orient défile devant lui, il reconstitue, il voit les festins de Nabuchodonosor, les chrétiens au cirque, les prêtres mutilés de Cybèle, les courtisanes d'Alexandrie : toutes les folies, toutes les dépravations des hommes qu'il imagine, qu'il goûte sur son écran invisible avec une délectation suspecte, finissant par avouer : « Quels vices j'aurais si je n'écrivais pas » (20).

Rien de pareil chez Balzac. Lui, décrit la drogue, il en voit seulement les effets sur les autres, son analyse est tout intellectuelle, tandis que Flaubert se confesse malgré lui, en dépit de sa volonté de ne pas se montrer. Le vrai voyant, celui qui subit sa voyance, celui qui la provoque au besoin, c'est Flaubert, ce n'est pas Balzac. Car Balzac n'a pas de « visions » : il ressuscite et il ordonne. Il ne voit que ce qu'il a déjà vu : des quartiers qu'il connaît, des villes qu'il a traversées, des provinces dont il a senti intuitivement la feinte somnolence et les haines cachées. Il ne crée rien *ex nihilo* : il y a toujours un fragment du passé de Balzac qui a servi,

(20) A Louise Colet, 13 janvier 1854 — Voir aussi, à la même, 15 juillet 1853.

comme un morceau de glace, à cristalliser toute la surface d'un étang. La seule fois où Balzac a voulu être visionnaire, il a inventé la Suède en carton-pâte de *Séraphita*, tandis que Flaubert, les yeux fermés et nourri de ses livres, immobile comme une cartomancienne, voit à travers sa boule de cristal des cités et des déserts inconnus.

A partir d'une même découverte Flaubert et Balzac se sont donc avancés sur des routes très différentes. Et pourtant cette découverte du rôle capital que l'imagination tient dans notre vie les a amenés l'un et l'autre à une lecture analogue de la société. Car l'œuvre de Flaubert a une signification tout comme celle de Balzac. L'un et l'autre ont perçu cette armature secrète de nous-mêmes que leur radiographie seule révèle, l'imagination toute-puissante qui crée nos désirs, nos rêves, nos ambitions, nos justifications et qui finalement fait naître et nourrit nos passions. Et l'un et l'autre ont compris, avec plus de force et de rigueur chez Balzac, avec plus de nuances chez Flaubert, que cette imagination imprégnant nos sensibilités, nos vies, nos jugements sur la vie agit comme un poison qui nous dénature ou qui, peut-être, nous crée : et qui également, répandue parmi mille canaux, s'infiltrant insensiblement dans tous les milieux sociaux, altère tout le tissu social dans lequel nous sommes insérés ou, peut-être, le constitue. C'est évident chez Emma Bovary qui meurt du poison appelé romantisme. Ce n'est pas moins clair dans *L'Éducation sentimentale* telle que Flaubert la comprenait, puisqu'elle est d'abord, pour lui, une étude sur la niaiserie sentimentale, puis ensuite et du même coup une étude sur la niaiserie politique (21) qui explique le mot fameux et énigmatique de Flaubert devant les ruines des Tuileries en 1871 : « Tout cela ne serait pas arrivé si on avait compris *L'Éducation sentimentale* ».

On a pris trop facilement la « haine du bourgeois » que professe Flaubert pour un dédain d'artiste, pour une répul-

(21) Voir cette indication de Flaubert à la fin du premier scénario de *L'Éducation sentimentale* : « montrer que le sentimentalisme (son développement depuis 1830) suit la politique et en reproduit les phases ».

sion de « bousingot ». Elle est beaucoup plus que cela. Dans le bourgeois, Flaubert voit le produit d'une décadence et même d'une anticulture. L'ironie de Flaubert et la description systématique de Balzac nous apprennent finalement la même chose. Cette leçon est plus passionnelle et plus absolue chez Flaubert, plus didactique et plus médicale chez Balzac. Mais la conclusion est claire chez tous les deux : nous vivons au XIX^{ème} siècle dans une civilisation contre nature. C'est par là véritablement que l'œuvre de Balzac et celle de Flaubert se prolongent. Mais là encore, dans cette conclusion, on n'oubliera pas que les deux tempéraments s'opposent jusque dans cette similitude. Cette condamnation n'est pas sans appel pour Balzac : il propose des remèdes aux déviations. Flaubert n'en voit aucun, il aboutit au désespoir et au refus.

Maurice BARDECHE.

Le Gérant : Maurice BARDECHE

N^o Commission Paritaire : 26501

Imprimerie Nouvelle — 79100 THOUARS

Dépôt Légal : Septembre-Octobre 1980

Numéros anciens de Défense de l'Occident :

Première série (1948-1960) : chaque N° 21 Frs

Deuxième série (1960-1975) : chaque N° 21 Frs

Tarif spécial pour quelques numéros devenus très rares.

Complétez dès maintenant vos collections



Liste des numéros spéciaux de **Défense de l'Occident** actuellement en vente (chaque numéro fascicule : 21 Frs t. t. c.) :

L'Heure des paysans (1963).

La Jeunesse (1964).

Drames et problèmes de l'Afrique (1965), **prix spécial.**

Où mène le gaullisme (1967), **prix spécial.**

Crimes de guerre des alliés (1965).

L'Agression israélienne et les conséquences (1967).

Les Nouveaux communistes (1968).

Le Rideau de fer bouge (1968).

La Comédie de la révolution (1968).

Les Fascismes inconnus (1969).

Le Fascisme dans le monde (1970).

La croisade antibolchévique, fascicules I, II et III (1974).

La Droite vue d'en face (1975).

Vingt-cinq ans contre l'imposture (1978).

Le Souvenir de Robert Brasillach (1975).

